

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

QUATRE-VINGT-DIXHUITIÈME NUMÉRO

JUIN 1909



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1909

PROFANATION DE LA FOI

LE 12 FÉVRIER 1909

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 1 février 1909.

JUN 1909

MONTRÉAL

IMPRIMERIE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

COT

CAI

Oblat de



U E devai
Sept-
300 k
Athab

Le temps de
pour ce voyag
le soleil chauf
amollirait la s
manquerait pe
croûte solide, s
entraîneraient
facilité. Depui
Fond du Lac é
sauvages. Ces
à de grandes d
velles leur arri

COURSES APOSTOLIQUES

DANS LE

CANADA SEPTENTRIONAL

Par Mgr GROUARD

Oblat de Marie, Vicaire Apostolique de l'Athabaska

JE devais aller visiter la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, située au poste du Fond du Lac, à 300 kilomètres de la Mission de la Nativité du lac Athabaska.

Le temps de Pâques fut choisi comme le plus favorable pour ce voyage. Les gros froids de l'hiver seraient passés, le soleil chaufferait l'atmosphère durant le jour et même amollirait la surface de la neige ; mais, la nuit, la gelée ne manquerait pas de durcir cette surface et d'y faire une croûte solide, sur laquelle les chiens lancés à grande vitesse entraîneraient voyageurs et bagages avec la plus grande facilité. Depuis plusieurs mois, les Pères de la Mission du Fond du Lac étaient prévenus et ils avaient dû avertir les sauvages. Ces pauvres gens étant dispersés dans les forêts à de grandes distances, il faut du temps avant que les nouvelles leur arrivent.

J'avais travaillé tout l'hiver avec le Père de Chambeuil à l'impression d'un livre : *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Nous étions tous les deux occupés à cette besogne : composer, corriger, faire le tirage, laver et distribuer les caractères, etc., et nous n'avions pas perdu une minute afin de mener notre ouvrage à bonne fin. Je n'avais pas fait la moindre sortie de tout l'hiver. Aussi avec quelle satisfaction je tirai le barreau de la presse sur la dernière feuille de notre livre ! Je me préparai donc au voyage du Fond du Lac.

* * *

Je partis de bon matin, le 2 avril, avec les Frères Leroux et Crenn, chacun conduisant un attelage de quatre chiens remorquant deux traîneaux, l'un chargé de ma personne, l'autre chargé des provisions de route et des bagages indispensables.

L'air était vif, le ciel pur, le chemin bien battu. Aussi nos coursiers partirent joyeusement, la queue en trompette, et nous amenèrent à la Grande Ile pour dîner. Pendant que la chaudière à thé chauffe sur le feu, je visite les pêcheurs et m'informe de leur succès, avec le plus vif intérêt, car ils doivent nous fournir tous les poissons dont nous avons besoin. Heureusement la pêche a été fructueuse.

Après notre dîner, les Frères chargent soixante gros poissons sur leurs traînes et nous nous dirigeons vers la pointe de roches. La route est longue, le soleil brillant, le chemin moins battu, la neige un peu molle et nos coursiers moins alertes.

Il est sep
plusieurs fa
excellent ac
vais passer l
fessions à er

Je voudra
un régiment
thiques aux
ardeur belliq
cations insol
général indé
n'en faut po
à bras raccou
combattants
ils me disent

— Monse
sera la bata
blessés. Il fai
nous aurons
rons demain

Ils avaient
et confesser c

A dix heure
sur le lac, je n
le Frère m'env
car le froid n'

Il est sept heures quand nous atteignons cette pointe, où plusieurs familles Montagnaises demeurent. On nous fait un excellent accueil ; on m'offre un logis, car on espère que je vais passer la nuit. Il y a un enfant à baptiser et des confessions à entendre.

Je voudrais bien rester ; mais ces bons sauvages ont tout un régiment de chiens qui ne sont rien que moins sympathiques aux nôtres ; les nôtres, de leur côté, montrent une ardeur belliqueuse. Ce sont, de part et d'autre, des provocations insolentes, des aboiements furieux, enfin un assaut général indescriptible. Tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Les Frères Leroux et Crenn tombent à bras raccourcis, avec fouets et bâtons, sur les hargneux combattants et les séparent par force. Mais tout aussitôt ils me disent :

“ — Monseigneur, ne campons pas ici ; vous le voyez, ce sera la bataille toute la nuit ; nous aurons des chiens blessés. Il fait assez froid, la croûte devient solide ; quand nous aurons soupé, remettons-nous en route. Nous dormirons demain dans un lieu plus tranquille ”.

Ils avaient raison ; mais il fallait bien faire le baptême et confesser ceux qui le désiraient.

* * *

A dix heures seulement nous quittâmes le village. Arrivé sur le lac, je me couche sur le dos au fond de ma carriole ; le Frère m'enveloppe dans mes couvertures, excepté la tête, car le froid n'est pas rigoureux, et j'aime à contempler le

ciel avec ses milliers d'étoiles, tout en récitant force chapellets, ce qui est le bréviaire du missionnaire en voyage.

Cependant les chiens trottent, trottent, trottent toujours, secouant en cadence leurs grelots argentins ; c'est le seul bruit qui se fait entendre, hormis, de temps à autre, un *yu* ou un *dia* que les Frères lancent à leur attelage pour le tenir dans le chemin ou plutôt dans la bonne direction, car de chemin il n'y en a pas plus que sur la mer.

Nous volons sur ce grand lac qui s'étend à perte de vue devant nous, côtoyant de plus ou moins près la rive du Sud, passant d'une pointe à l'autre. Inutile de nommer toutes ces pointes. Il y en a une qu'on appelle *ennuyante* et qui, de fait, cause de sérieux ennuis aux voyageurs. Vous la voyez se dresser devant vous avec sa forêt sombre de sapins, vous marchez avec l'espoir de la tourner bientôt et de découvrir un nouvel horizon. Vain espoir, ce n'est qu'après plusieurs heures qu'on réussit à la passer.

* *

Le voyage serait désespérant si quelque aventure ne venait rompre la monotonie de la route. Par exemple, il ne faut pas s'imaginer que la surface du lac, quoique couverte d'une couche épaisse de glace, soit unie comme un trottoir de bitume. Il y a de-ci de-là bien des aspérités plus ou moins saillantes, un *bourdillon*, un banc de neige, et comme la carriole n'a pas 40 centimètres de large, il suffit de bien peu de chose pour lui faire perdre l'équilibre. Alors, le pauvre personnage qui y est étendu se trouve renversé, le visage

contre la croix.
Durant le jour
la plupart de
se contenter
carriole jusqu'
Enfin, sur l'
bout de cette
pendant que l'
dière, puis cas
d'un peu de la
d'une tasse de
nous met en é

Les chiens t
chacun la moi
davantage ; n
qu'au camper
deux poissons

La position
riole devient t
querir la libe
mais, au bout
rentrer dans l
suivre les chie
voulez-vous ?
rante ans dans
humaine se ro

contre la croûte glacée dont le contact froid donne le frisson. Durant le jour, le cher Frère qui me conduit peut m'éviter la plupart de ces accidents ; mais, pendant la nuit, il doit se contenter de me relever et de me réinstaller dans ma carriole jusqu'à la prochaine culbute.

Enfin, sur les trois heures du matin, nous arrivons au bout de cette pointe *ennuyante*. Allumer du feu, se reposer pendant que l'on fait fondre la neige et bouillir la chaudière, puis casser une croûte de viande sèche assaisonnée d'un peu de lard salé et d'un morceau de pain, le tout arrosé d'une tasse de thé bien chaud, cela remonte le courage et nous met en état de fournir une autre étape.

Les chiens aussi, contents de souffler un peu, reçoivent chacun la moitié d'un poisson. Ils en auraient bien avalé davantage ; mais leur démarche en serait alourdie. Ce n'est qu'au campement qu'on leur donnera ration complète : deux poissons chacun.

La position horizontale que l'on doit garder dans la carriole devient très fatigante à la longue. Joyeux de reconquérir la liberté de mes mouvements je prends les devants ; mais, au bout de deux heures de marche, je suis obligé de rentrer dans la prison de mes couvertures ; je n'aurais pu suivre les chiens et ma lenteur nous eût trop retardés. Que voulez-vous ? Après avoir voyagé pendant plus de quarante ans dans ces contrées du Nord, la pauvre machine humaine se rouille à la fin.

* * *

Vers midi, nous atteignons la Pointe William. Il fait chaud, la neige fond, gens et bêtes sont fatigués. Nous avons parcouru 150 kilomètres presque sans désemparer. Nous campâmes là jusqu'au coucher du soleil. La fraîcheur revenant, la croûte se reforma et je partis en avant pendant que les Frères attelaient leurs chiens. A cette Pointe William se trouve l'embouchure d'une rivière qui vient de loin, traversant un pays rempli de hautes collines de sable.

Dès que le soleil darde de chauds rayons sur ces collines, la neige se met à fondre, l'eau s'entasse dans la rivière qui devient un torrent et se précipite vers le lac en rongant la glace et se répandant au large ; il nous fallut faire un très long détour, à plus d'une lieue des côtes avant de trouver un passage, et nous nous dirigeâmes vers la Pointe Cyprès, où nous arrivâmes vers une heure du matin. Nous fîmes du feu, du thé, et nous nous endormîmes jusqu'au jour.

Je passe sous silence les péripéties des deux journées suivantes. Ce serait trop long et trop monotone. Enfin nous arrivons à la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Quelle joie pour nous de revoir nos chers missionnaires, les Pères Biehler et Laffont et le bon Frère Courteille ! Et pour eux quelle joie de nous recevoir au milieu d'eux ! Nous entrons tous avec bonheur dans leur jolie chapelle pour y adorer le divin Maître, qui veut bien se faire le compagnon de leur solitude, et le remercier de nous avoir réunis pour quelques jours.

Le poste o
Sept-Douleurs
pas réellement
longe plus de
endroit, les de
ment, elles lais
se croit arriv
mais, un peu p
manière à forn
La mission d
blissement le p
lac. A quelque
d'Hudson a son
métis ont const
détroit, un com
près desquels d'
lés. Deux ou tro
ils sont logés
aux quatre poin

L'aspect du p
s'élevant par gra
regards se promi
se dessinent da

* * *

Le poste où est établie la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs est appelé *Fond du Lac*, bien que ce ne soit pas réellement l'extrémité du lac Athabaska, lequel se prolonge plus de 50 kilomètres au-delà. Mais, en arrivant à cet endroit, les deux rives Sud et Nord se rapprochent tellement, elles laissent entre elles un détroit si resserré qu'on se croit arrivé à l'extrémité de l'immense nappe d'eau ; mais, un peu plus loin, les rives s'écartent de nouveau de manière à former encore un très beau bassin.

La mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs est l'établissement le plus important qui soit sur le côté Nord du lac. A quelque pas plus loin la Compagnie de la Baie d'Hudson a son comptoir ; en-deçà de la mission plusieurs métis ont construit leurs maisonnettes. De l'autre côté du détroit, un commerçant de pelleteries a établi ses magasins près desquels d'autres métis en petit nombre se sont installés. Deux ou trois sauvages ont aussi bâti des maisons, où ils sont logés convenablement. Les autres sont dispersés aux quatre points cardinaux.

* * *

L'aspect du pays est assez pittoresque. Les côtes vont s'élevant par gradins vers le Nord ; à l'Est et à l'Ouest les regards se promènent à perte de vue sur le lac, où des îles se dessinent dans le lointain ; au Sud, on remarque une

haute colline boisée qui porte le nom de Montagne d'Original. Mais tout cela est bien pauvre. Pas un arpent de terre cultivable, des rochers presque partout, des collines plus ou moins rocailleuses avec quelques cyprès clairsemés. Le bois de construction semble épuisé, et le bois de chauffage devient rare.

La végétation est languissante et toute culture impossible. Cependant, le Frère Courteille a entrepris de faire un petit jardin, devant la mission, sur le bord du lac. Le sol, formé uniquement de pierres, de gravois et de sable, ne promettait guère de devenir fertile ; mais le Frère, ayant écarté les pierres de son enclos, est allé chercher, de côté et d'autre, quelquefois en bateau, des sacs de terre végétale qu'il a mélangée avec le sable, et il y a semé des pommes de terre qui n'ont pas trop-mal réussi. Il était heureux de me faire goûter des fruits de son jardin, et je dois reconnaître qu'ils étaient excellents. Ces succès en font présager de plus grands, car il ne s'arrêtera pas en si bonne voie ; mais son jardin ne sera jamais qu'une oasis dans le désert.

La pêche et surtout la chasse, voilà les vraies ressources de ce pays. Les Blancs, missionnaires ou autres, établis en permanence à proximité du lac, sont tous plus ou moins pêcheurs. Aux sauvages, nomades par nature, les plaisirs et les fatigues de la chasse.

Les indigènes du Fond du Lac appartiennent à la race déné. Ils se distinguent des autres Dénés par le nom de *Mangeurs de caribou* qu'ils ont pris. Ce nom n'a pas besoin d'une longue explication.

* * *

Chacun sa caribous pull Barren-grou lacs du Nord sauvage et le jamais permis de l'Amérique ter les Lapon peaux.

Les caribou les voit près de vont mettre b quelque force versent les ste ils pénètrent jus qu'à ce qu extrémités du

Les caribou Fond du Lac laissent alors fusils et rivalis

Les sauvages les caribou, D cent quelquefois ruses de guerre dans un lac, où d'écorce et en f

Les femmes s rent les peaux,

Chacun sait que le caribou est une espèce de renne. Les caribous pullent en nombre incalculable dans les immenses *Barren-grounds* (steppes), qui s'étendent depuis les grands lacs du Nord jusqu'à la Mer Glaciale. Leur naturel très sauvage et leur humeur perpétuellement vagabonde n'ont jamais permis de les domestiquer, autrement les peuplades de l'Amérique septentrionale n'auraient pas manqué d'imiter les Lapons et seraient possesseurs de nombreux troupeaux.

Les caribous sont presque toujours en mouvement. L'été les voit près des rivages de l'Océan Arctique, où les femelles vont mettre bas leurs petits. A peine ces derniers ont-ils quelque force que les familles se remettent en marche, traversent les steppes et s'approchent de la lisière du bois, où ils pénètrent pendant l'hiver, passent d'un endroit à l'autre jusqu'à ce que le printemps les ramène de nouveau aux extrémités du continent.

Les caribous arrivent généralement vers la Toussaint au Fond du Lac, où ils apportent l'abondance. Les Blancs laissent alors leurs filets tranquilles pour prendre leurs fusils et rivaliser d'ardeur et d'adresse avec les indigènes.

Les sauvages n'attendent pas cette époque pour chasser les caribous, Dès l'été, ils vont à leur rencontre et s'avancent quelquefois très loin dans les steppes. Une de leurs ruses de guerre consiste à les pousser en bandes nombreuses dans un lac, où ils les poursuivent sur leurs légers canots d'écorce et en font de véritables hécatombes.

Les femmes sèchent la viande, fondent la graisse, préparent les peaux, dont les meilleurs leur fournissent de chauds

vêtements et les autres sont taillées en lanières de différentes grosseurs, dont les plus usuelles appelées *babiche* servent au tissage des raquettes. Et tout cela devient un objet de commerce avec les Blancs. Dès que les froids arrivent, la viande se conserve fraîche pour tout l'hiver ; le surplus est conservé en viande sèche ou en viande pilée, laquelle, mélangée avec la graisse fondue, forme le *pimigan*, si utile pour les voyages.

* *

Le Fond du Lac peut donc être regardé comme une sorte de grenier d'abondance. Aussi, quand on y vient de la mission de la Nativité, située à l'extrémité opposée du lac Athabaska et où la nourriture quotidienne ne varie presque pas et consiste en poissons souvent bien maigres, c'est presque, si je puis me permettre cette expression, comme si on allait à la noce !

Cette année, hélas ! les Pères nous racontent une histoire toute différente ! Les sauvages étaient allés comme de coutume à la rencontre des caribous. Ne les voyant point venir, ils se dispersèrent, les uns se tournant vers l'Ouest, d'autres vers l'Est, le groupe principal poussant plus avant vers le Nord. Et toujours point de caribous !

“ — Attendons un peu, dirent-ils, nous nous dédommagerons de ce retard quand ils arriveront ”.

Ils attendirent en vain ; les caribous avaient pris une direction inconnue et pas un ne parut de tout l'hiver. Après avoir souffert un jeûne prolongé, les pauvres gens prirent

ristement
rent en lor
à des sque

Jugez de
du Fond d
caribou. O
conditions
poissons in
pauvres sa
de la Comp
distribua
pouvait du

“ — Mes
nourrir deu
plus longte
périr de fai
pressants ét
que nous av
irez vous éc
pêcher de q

Et ainsi f
pêche de plu
faim ! ” me
tait-il, nous
vous traiter
ferons cepen

ristement le chemin de la mission et du fort, où ils arrivèrent en longue procession, maigres et décharnés, semblables à des squelettes ambulants.

Jugez de la surprise et de l'émoi de la petite population du Fond du Lac ! Là aussi on avait compté sur la venue du caribou. On avait fait la pêche, sans doute, mais dans les conditions ordinaires. Chacun n'avait qu'une provision de poissons insuffisante. Il fallait cependant secourir ces pauvres sauvages affamés. Tout le monde, Pères, commis de la Compagnie, traiteurs, comprit et fit son devoir. On distribua quantité de poissons ; mais cette libéralité ne pouvait durer longtemps et l'on dit aux sauvages :

“ — Mes amis, reposez-vous un peu ici. Nous allons vous nourrir deux ou trois jours ; mais vous ne devez pas rester plus longtemps, ce serait nous exposer tous ensemble à périr de faim. Voici ce qu'il faut faire. Vos besoins les plus pressants étant soulagés, nous allons vous donner tout ce que nous avons de rêts, hameçons, collets à lièvres et vous irez vous échelonner sur les bords du lac, où vous pourrez pêcher de quoi vivre ”.

Et ainsi fut fait. Les Blancs, de leur côté, se mirent à la pêche de plus belle, de sorte que “ personne n'est mort de faim ! ” me disait le Père Biehler. “ Ici, à la mission, ajoutait-il, nous ne sommes pas riches et nous ne pourrions pas vous traiter comme nous aurions désiré ; mais nous ne vous ferons cependant pas jeûner plus que le carême n'y oblige ”.

* * *

Dans les circonstances que je viens de décrire, les sauvages ne pouvaient se réunir au complet. Un bon nombre cependant vinrent à la mission et nous eûmes plus de 80 communions pascales.

Toute la population de ce pays, sans exception, est catholique ; mais aussi quels bons missionnaires ont passé par là ! Qu'il me suffise de nommer les principaux : Mgr Grandin, Mgr Clut, Mgr Pascal, Mgr Breynat. Ne dirait-on pas que la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs a été comme le séminaire de tous les évêques du Nord !

Pour que j'eusse, malgré mon indignité, quelque ressemblance avec ces illustres missionnaires, la Providence permit que je vinsse passer l'hiver 1890-1891 à cette même mission en compagnie du Père de Chambeuil. Les caribous ne manquèrent pas alors et j'accompagnai plusieurs fois les chasseurs dans leurs expéditions pour me rendre compte de leur tactique.

Or, il advint que l'unique courrier de tout l'hiver arriva au Fond du Lac au commencement de mars 1891, pendant que j'étais au loin à visiter des sauvages malades. A mon retour, je trouvai un paquet de lettres à mon adresse. On m'annonçait la mort de Mgr Faraud, décédé à Saint-Boniface en septembre 1890 (!) et jugez de mon émotion lorsque, parmi les autres lettres, je trouvai la bulle du pape me nommant évêque à la place du vénéré défunt !

Mais arrivons à notre voyage de retour.

Nous devons partir le lundi de Pâques. Le Père Laffont va venir avec nous à la Nativité, où l'attend un gros travail : la copie d'un dictionnaire montagnais composé par le

Père Legot
prêtes et, l

“ Nous
pouvoir di
tant ainsi c
ne s'amolli

Ainsi dit
et nous met
est sombre
Impossible
dans la jou

Le mardi
heur, nouve

Cependan
à la missio
Mais que fa

Heureuse
matin une c
voir si elle
nous faisons
nos chers m

A peine
tance que l
rayons d'un
que les chien
lieu de glisse

Père Legoff, un énorme volume in-folio ! Les traînes sont prêtes et, le dimanche soir, je dis à mes compagnons :

“ Nous nous lèverons à deux heures du matin afin de pouvoir dire nos messes. Nous partirons ensuite et, profitant ainsi de la gelée, nous irons loin avant que la croûte ne s'amollisse ”.

Ainsi dit, ainsi fait. Nous sommes sur pied à deux heures et nous mettons le nez à l'air. Mais quelle déception ! Le ciel est sombre ; une pluie fine va changer la neige en bouillie. Impossible de partir. Attendons à demain. La pluie s'arrêta dans la journée, mais non le dégel et le ciel resta couvert.

Le mardi matin, il pleut encore et, pour comble de malheur, nouvelle averse le mercredi.

Cependant les provisions pour gens et chiens diminuent à la mission ; le Père Biehler va se trouver bien gêné. Mais que faire ?

Heureusement le ciel s'éclaircit, le froid revient et jeudi matin une croûte s'est formée sur le lac. J'envoie les Frères voir si elle est assez solide. Leur rapport est favorable et nous faisons nos derniers préparatifs. Nous embrassons nos chers missionnaires et nous partons à la grâce de Dieu !

*
*
*

A peine avons-nous parcouru trois kilomètres de distance que la croûte nous semble plus faible ; bientôt les rayons d'un soleil brûlant l'amincissent encore, de sorte que les chiens la percent de leurs pattes et les traînes, au lieu de glisser à la surface, la défoncent entièrement. Au-

dessous la neige est toute liquide, je vois ma carriole y creuser un sillon et laisser derrière elle un ruisseau ! Le plus désagréable n'est pas cependant de sentir l'eau imbiber petit à petit mes couvertures et transpercer mes vêtements d'une humidité glacée, c'est de voir nos pauvres chiens forcer comme des bœufs à la charrue et n'aller guère plus vite. De ce train-là, quand arriverons-nous à destination ? Je fus presque sur le point de retourner au Fond du Lac. Mais la pensée que nous épuiserions les vivres de la mission me décida à pousser en avant.

A midi nous touchâmes terre pour y prendre notre dîner et laisser reposer nos chiens. Puis nous repartîmes avec l'intention d'aller camper à une pointe qui est considérée comme étant à une demi-journée de marche de la mission ; mais nous ne pûmes l'atteindre. Force fut de nous arrêter dans une petite baie, sur les bords de laquelle des sauvages avaient laissé quantité de perches de bois.

* * *

La journée avait été belle et chaude ; mais, sur le soir, le ciel se couvrit de nuages menaçants. Il allait sans doute pleuvoir et il était prudent de s'y préparer. Ayant allumé le feu et couvert notre campement de branches de sapins, nous ramassâmes bon nombre de ces perches, nous étendîmes dessus nos toiles et quelques couvertures, ce qui nous fit un abri suffisant.

Nous avons remarqué que des sauvages demeuraient dans le voisinage. J'envoyai un Frère leur demander s'ils

n'auraient pas du poisson à vendre. Nous avons pris des provisions pour quatre jours, supposant que nous arriverions la cinquième journée au terme de notre voyage, or nous étions encore en vue de la mission du Fond du Lac et il fallait déjà distribuer une ration complète à nos chiens qui, certes, l'avait bien gagnée. A ce compte-là, nous n'avions pas de quoi faire la moitié du chemin.

Fort heureusement, ces sauvages, qui étaient venus célébrer les fêtes de Pâques à la mission, avaient laissé leurs rêts tendus sous la glace pendant leur absence. Les visitant à leur retour, ils avaient fait assez bonne pêche. Je leur achetai vingt beaux poissons blancs.

Le lendemain fut semblable à la veille.

En route de bon matin, nous voilà, gens et bêtes, barbotant dans une épaisse couche de neige liquide et nous traînant avec une lenteur désespérante.

Nos pauvres chiens, hélas ! ne sont plus sur la glace fraîche et glissante, où leur course échevelée me permettait de les comparer aux automobiles.

Nous arrivons ainsi à l'extrémité de l'île aux Brochets. Pendant que les Frères font le feu et préparent le diner, je vais trouver les sauvages fixés en cet endroit. Il y avait trois familles, elles aussi de retour de la mission. Ces braves gens me font le meilleur accueil. Après avoir échangé les compliments d'usage, j'aborde la question sérieuse :

“ — Avez-vous fait bonne pêche ?

“ — Nous avons visité nos rêts hier et nous avons pris cinquante pièces.

“ — Voilà qui va bien ! leur dis-je, vous pourrez sans

doute m'en céder quelques-unes, car nous n'avons pas assez de provisions pour nous et nos chiens.

“ — Mais, des cinquante pièces, quarante ont déjà été mangées ; il ne nous en reste plus que dix.

“ — Comment avez-vous fait une si grande consommation ?

“ — Comment ?... Mais nous sommes nombreux, sans compter nos chiens, qui n'ont presque rien mangé au Fond du Lac, quand nous y étions pour la fête ”.

J'insistai.

“ — Vos réts sont à l'eau ; vous n'avez qu'à les visiter et vous tronverez de quoi vous nourrir. Vous ne risquez donc pas beaucoup à me céder ces dix poissons. D'ailleurs, je vous les paiera bien.

“ — Tiens, dit le chef de la bande, prends-les et ne parle pas de paiement ! ”

On le voit, ces bons sauvages sont capables de sentiments généreux. Peut-être se souvenaient-ils des secours que nous leurs avons prodigués lorsqu'ils revenaient mourant de faim de leur expédition désastreuse à la recherche du caribou et ils m'en témoignaient ainsi leur reconnaissance.

* * *

L'après-midi se passa péniblement comme la matinée et il était tard le soir quand nous atteignîmes la côte Nord.

La nuit fut belle et sereine. Pas un nuage au ciel, un air vif et piquant, et le matin sur la neige s'étendait une bonne croûte glacée. Aussi nous nous hâtons de nous remettre en

route et le
avant midi
et la march
une île de g
compagnons
soleil se cou
face de la
gagnerons le
la Grande B

Pendant q
terrain qui n
opposée ! Là
ici, tout est r
se perdent da
même disposi
du Nord, le
baska, le Gra
renferment de
remarqué, par
qui ne sont
tout pur. Il n
au milieu de
bateaux en été
Quand les aut
dra, sans dou
même qu'on n

route et les chiens reprennent leur belle allure. Mais dès avant midi le soleil chauffe, la neige recommence à fondre et la marche se ralentit. Nous nous arrêtons pour dîner sur une île de granit, couronnée de sapins, et je propose à nos compagnons de nous reposer là jusqu'au soir. Dès que le soleil se couchera, le froid se fera sentir et durcira la surface de la neige. Nous aurons donc un bon chemin, nous gagnerons le large et nous couperons tout droit à travers la Grande Baie pour aller camper à la Pointe Poitras.

* *

Pendant que nous sommes là, jetons un coup d'œil sur le terrain qui nous environne. Quelle différence avec la côte opposée ! Là on ne voit que d'immenses dunes de sable ; ici, tout est roc vif depuis les îles jusqu'aux montagnes qui se perdent dans le lointain. Chose curieuse, on observe la même disposition dans tous les grands lacs de l'Amérique du Nord, le lac Supérieur, le lac Winnipeg, le lac Athabaska, le Grand Lac des Esclaves, etc. Ces rochers primitifs renferment de nombreuses veines de quartz, et j'ai même remarqué, parmi les îles que nous côtoyons, quelques-unes qui ne sont autre chose que d'immenses blocs de quartz tout pur. Il n'est pas surprenant que des voyageurs passant au milieu de ces masses pierreuses (c'est le chemin des bateaux en été) y aient trouvé de l'or en maints endroits. Quand les autres mines du globe seront épuisées, on viendra, sans doute, chercher ici le précieux métal. Il semble même qu'on ne doive pas attendre si longtemps, car j'ai lu

quelque part le nom d'une Société intitulée Athabaska Mining Company.

Quoi qu'il en soit de toutes ces richesses, leur exploitation est actuellement le dernier de nos soucis. Nous avons bien d'autres préoccupations.

* * *

Nos chiens commencent à avoir mal aux pattes ! Ces pauvres bêtes ont marché pendant deux jours dans la neige fondante et se sont naturellement fort amolli la peau, puis traversant cette neige jusqu'au fond, ils devaient nécessairement s'appuyer sur la glace brute et plus ou moins rugueuse du lac. Ajoutez à cela qu'ils ont trotté toute la matinée sur la croûte toujours un peu fruste, presque semblable à une lime mordante, et vous comprendrez facilement qu'ils aient les pattes sinon usées au vif, au moins très sensibles. Les traîneaux mêmes seraient rongés et hors de service si nous n'avions placé dessous de longues lisses de fer pour protéger le bois.

Quant à nos pauvres chiens, il n'y a qu'un moyen de les soulager, c'est de leur mettre des souliers ! Heureusement, en prévision de cette éventualité, nous nous sommes munis des accessoires nécessaires. Ce sont des sacs de toile ou de peau de caribou dans lesquels on introduit la patte du chien et que l'on attache au-dessus du joint.

À sept heures du soir, les Frères s'empressent de chausser leurs quadrupèdes et nous sommes prêts à partir. Notre plan est de nous rendre à l'île située la plus au large, d'y

faire halte et de prendre ensuite la traverse de la Grande Baie en nous dirigeant tout droit sur la pointe Poitras. Il est minuit passé quand nous arrivons à la dernière île. Nous faisons du feu et du thé ; nous prenons des forces, car la pointe où nous voulons aller est à environ 60 kilomètres de distance.

C'est dimanche. Puisque nous sommes privés de la sainte messe, récitons ensemble notre chapelet.

Au lever du soleil, nous avons dépassé la Baie Noire, espèce de gouffre profond encadré de hauts rochers taillés à pic, et nous étions dans la Grande Baie, arrondie au Nord en un cercle immense. A gauche le lac s'étend sans limites (c'est ici qu'il atteint sa plus grande largeur) et devant nous, semblable à une montagne bleuâtre, se montre la pointe Poitras où nous voulons aller camper. Nous marchons toujours, nous arrêtant quelques minutes seulement toutes les heures pour laisser reposer un peu les chiens. Ah ! s'ils avaient eu leur vigueur première et si leurs pattes n'avaient pas été endolories, nous aurions vu cette montagne se rapprocher de nous ; mais elle paraissait immobile.

Pour donner du courage à nos coursiers, nous nous mîmes à tour de rôle à marcher devant eux ; mais, malgré tous nos efforts, à quatre heures du soir nous dûmes aborder à une île.

Enfin, bien contents d'être à terre, nous dételons nos chiens qui n'en peuvent plus et nous leur donnons aussitôt leur ration. Puis nous les déchaussons pour faire sécher leurs "souliers" et ces pauvres bêtes se lèchent les pattes

avec un entrain qui fait plaisir à voir tant cette opération semble leur procurer de soulagement.

Après un repas préparé à la hâte et notre prière du soir à laquelle nous ajoutons un chapelet récité en commun, nous demandons au sommeil de nouvelles forces pour supporter les fatigues du lendemain.

Nous nous réveillons d'assez bonne heure ; mais, avant que nous ayons fini de plier nos bagages, de prendre notre déjeuner et de chausser les quatre pattes de chacun de nos chiens, le soleil s'annonce à l'horizon. Nous nous dirigeons vers la pointe Bretagne, avec l'intention de nous y arrêter pour dîner et d'aller camper au-delà au fond d'une baie où nous avons une pêcherie d'automne.

* * *

En touchant terre près de la pointe Bretagne, nous nous rappelons qu'un gros commerçant d'Athabaska, M. Collin Fraser, avait fait faire la pêche dans les environs l'automne dernier et que son bateau, chargé de plusieurs milliers de poissons, à peine parti pour s'en retourner, avait été assailli par une furieuse tempête, jeté à la côte, brisé sur les rochers et perdu là avec toute sa cargaison. Sans doute, pensons-nous, il doit rester encore quelques poissons dont nos chiens pourront profiter, car nous n'avons presque plus rien à leur donner à manger.

A peine avons-nous fait une heure de route que nos regards sont attirés par une volée de corbeaux qui tourbillonnent dans l'air au-dessus d'une côte assez rapprochée.

C'est d'un
rassemble
échoué ét
mais dans
porte ; no

“ — Là

tant que c

“ — Ne

suite incap
copieuse r

Mais les

bêtes, céd

pitié et les

chiens rev

couchent le

d'Epicure !

conséquenc

Nous rep
marchons t

les traces d

“ Je gage

pas à revén

Cette per

de bouche s

allons prend

Le Frère

C'est d'un bon augure ; il doit y avoir là quelque proie qui rassemble ces oiseaux carnassiers. Et, de fait, le bateau échoué était là. Il s'y trouvait encore beaucoup de poissons, mais dans un état assez voisin de la putréfaction. N'importe ; nos chiens vont faire bombance.

“ — Lâchons-les, disent les Frères, et qu'ils mangent tant que cela leur plaira !

“ — Ne faites pas cela, répondis-je, car ils seraient ensuite incapables de voyager. Conduisez-les, donnez-leur une copieuse ration et ramenez-les au campement ”.

Mais les chers Frères, voyant l'appétit insatiable de leurs bêtes, cédèrent un peu trop à un mouvement naturel de pitié et les servirent fort au-delà d'une juste mesure. Les chiens reviennent, en effet, gonflés comme des ballons et se couchent le ventre au soleil, véritables animaux du troupeau d'Epicure ! Une telle glotonnerie entraîne toujours des conséquences désastreuses pour l'étape qui va suivre.

* *

Nous repartons cependant à l'heure convenue et nous marchons toute la nuit. Le matin le Frère Leroux découvre les traces d'un traîneau qui avait dû passer la veille :

“ Je gage, dit-il, que c'est François Lépine ! Il ne tardera pas à revenir et nous pourrons voyager en compagnie ! ”

Cette perspective nous fait plaisir ; car nos provisions de bouche sont presque épuisées ; après le repas que nous allons prendre, il n'en restera plus guère.

Le Frère Leroux avait deviné juste ; François Lépine ne

tarda pas à arriver. Ce brave homme que j'ai vu naître et grandir est un de nos bons chrétiens. Il nous apprend que de là jusqu'à la mission nous devons nous attendre à trouver de l'eau partout.

Nous délibérons avec lui sur les moyens à prendre pour achever notre voyage et voici ce qui est décidé.

Nous ne devons plus songer à retourner avec nos attelages sur la glace où nous courrions un risque évident de nous faire engloutir. Il faut tout abandonner sur place : traîneaux et bagages.

“ — Campez ici, nous dit François ; demain matin, de bonne heure, faites un paquet de tout votre train et laissez-le ici. Vous vous embarquerez avec nous ”.

Et les chiens ? dira-t-on. Hélas ! nous dûmes aussi les laisser là. Ils reviendront par terre à la mission, pensons-nous, car ils en connaissent le chemin, ayant rôdé dans tous ces parages pour aller aux pêcheries.

Le lendemain matin donc, nous attachons nos couvertures, nos autres bagages, les harnais, etc. Nous suspendons le tout aux branches des arbres, les traîneaux compris, après avoir vidé tous nos sacs pour laisser à nos chiens les dernières bribes de provisions qui pouvaient s'y trouver et nous rejoignons François Lépine. Il avait un peu plus bas découvert un endroit où la glace encore solide avait permis de lancer les traîneaux. Après de nombreux tours et détours, nous arrivâmes à un point où la glace, complètement rongée, laissait libre cours à une véritable rivière.

Nous nous embarquons et, après de longs efforts (car nous dûmes souvent briser la glace ou écarter les glaçons flottants

sur l'eau et
dans l'après-

Nous allo
pelle et le re
ce pénible vo
nutieusement
tant de mau
si à propos F
que nous seri

A propos de
vement une n
entoure. Je v
race française.
origine. Nous
langue est le f
avec un soin
toujours vivan
malgré l'immen
dimanches à l
français. D'ai
établis dans no
de l'auditoire
étant dispersés
à la mission, na
A l'école, aussi
avec l'anglais. L
il est d'un usag

sur l'eau et qui obstruaient notre passage), nous arrivâmes dans l'après-midi à la mission de la Nativité.

Nous allons de suite adorer le bon Dieu dans notre chapelle et le remercier de nous avoir si bien protégés durant ce pénible voyage, car, malgré les misères que j'ai trop minutieusement décrites, n'est-ce pas lui qui nous a tirés de tant de mauvais pas et surtout qui nous a fait rencontrer si à propos François Lépine sans lequel je ne sais trop ce que nous serions devenus !

* *

A propos de ce Lépine, je me permettrai de donner brièvement une note sur une partie de la population qui nous entoure. Je veux dire les Métis, intéressants rejetons de la race française. Tous portent des noms qui disent assez leur origine. Nous avons une trentaine de familles dont la langue est le français. Inutile de dire que nous conservons avec un soin jaloux cette petite plante dont les racines toujours vivantes tiennent encore au sol de notre patrie, malgré l'immense distance qui nous en sépare. Ainsi, tous les dimanches à la grand'messe, il y a prône et sermon en français. D'ailleurs, ces braves Métis, étant presque tous établis dans notre voisinage, forment la plus grande partie de l'auditoire habituel, les sauvages montagnais et cris étant dispersés dans les bois. Quand ces derniers viennent à la mission, naturellement nous employons leurs langues. A l'école, aussi, le français est enseigné concurremment avec l'anglais. Enfin, dans le commerce ordinaire de la vie, il est d'un usage général.

* * *

Un dernier mot sur nos pauvres chiens.

Nous les attendîmes en vain ce jour-là et le lendemain à la mission.

Le surlendemain, le Frère Crenn partit avec un paquet de poissons secs sur le dos pour aller les chercher à travers le bois. Il en trouva plusieurs en chemin ; mais les autres avaient tellement mal aux pattes qu'ils étaient restés à notre campement. Peut-être aussi la vue de notre bagage les retenait là, s'imaginant que nous ne tarderions pas à revenir. Bref, le cher Frère les ramena tous au bercail et les traita comme des enfants prodigues. Aujourd'hui, vous les verriez alertes, joyeux et capables d'entreprendre encore le voyage du Fond du Lac.

AU SUD ET AU NORD DU LAC ATHABASKA

Après un mois de repos nous reprîmes nos voyages.

Vers la fin de mai, notre petit bateau à vapeur, le *Saint-Joseph*, annonce à coups de sifflet l'heure du départ. Nous allons remonter la rivière Athabaska jusqu'au fort Mac-Murray, distant de 300 kilomètres environ. C'est un voyage de quatre jours, car le courant est assez fort et en outre nous devons nous arrêter deux ou trois fois pour couper du bois dont nous nous servons en guise de charbon.

* * *

Le troisiè
Saint-Julien
petite rivièr
le Père Cro
sauvages mo
Nous y pass
d'assez bonn
Nous y ve
tions : lo po
gnais et Cris
bateaux desc
et chargés d
du Nord, exc
Nous comm
mission, après
fois ne peut
foule restant
risés par le be
sauvages se ré
les appelle. Le
tion ; le soir le
de cantiques cl
les enfants. La
gens à la confe
Le dimanche
théâtre des scèn
des bois agenou
la " médecine d
Telles sont les

Le troisième jour au soir, nous débarquons à la mission Saint-Julien, établie nouvellement à l'embouchure de la petite rivière Rouge. Là réside une bonne partie de l'année le Père Croiset, qui a construit lui-même, avec l'aide des sauvages montagnais de l'endroit, une jolie maison-chapelle. Nous y passons le dimanche et nous nous rendons le lundi d'assez bonne heure au fort Mac Murray.

Nous y venons chaque année à cette époque à deux intentions : 1o pour y donner la mission aux sauvages Montagnais et Cris qui nous y attendent ; 2o pour rencontrer les bateaux descendant chaque printemps d'Athabaska Landing et chargés de l'approvisionnement de toutes les missions du Nord, excepté celles de la Rivière la Paix.

Nous commençons immédiatement les exercices de la mission, après avoir dressé une grande tente, laquelle toutefois ne peut contenir qu'un petit nombre de personnes, la foule restant dehors assise sur l'herbe. Nous sommes favorisés par le beau temps, et c'est merveille de voir ces bons sauvages se réunir avec la plus grande exactitude dès qu'on les appelle. Le matin, la sainte messe suivie d'une instruction ; le soir le chapelet avec sermon, le tout accompagné de cantiques chantés avec entrain ; à midi, catéchisme pour les enfants. La semaine se passe ainsi à préparer ces braves gens à la confession, à la communion et à la confirmation.

Le dimanche, notre pauvre tente de toile devient le théâtre des scènes les plus édifiantes, ces pauvres enfants des bois agenouillés sur l'herbe, recevant avec foi et amour la " *médecine du bon Dieu qui rendra leur cœur fort*". Telles sont les paroles dont ils se servent et qui sont em-

ployées dans un refrain de cantique sur la Sainte Eucharistie. Alors aucune voix n'est muette et ils y vont de tout leur cœur.

Cependant les bateaux se font attendre et la seconde semaine voit les exercices religieux se continuer avec la même piété. Mais les provisions s'épuisent de part et d'autre. On est obligé d'envoyer quatre ou cinq chasseurs en quête de gibier. Ils reviennent avec trois orignaux et un ours. Voilà tout le monde content.

* * *

Enfin, au bout de quinze jours, les bateaux arrivent. Jamais nous n'avions subi un si long retard ; la raison en est que jamais la rivière n'a été si basse. Or cette rivière présente sur une distance de 80 kilomètres une suite de rapides et de cascades au milieu desquels des pilotes habiles, aidés de bons rameurs, peuvent, à l'eau haute, diriger leurs barques avec chance de succès ; mais, quand l'eau est basse, il est presque impossible de bien manœuvrer et d'éviter tous les écueils dont le lit de la rivière est encombré. Aussi, malgré tous les efforts, les bateaux vont se heurter tantôt sur un rocher, tantôt sur un autre. Chaque jour, il faut s'arrêter sur la rive et décharger quelque embarcation afin de la radouber, et aussi afin de sécher les bagages mouillés. Que d'objets arrivèrent à destination ou entièrement gâtés ou du moins fort endommagés ! Même quand l'eau est belle, il est rare que tous les bateaux passent dans les rapides sans quelque accident et nos pauvres missions ont toujours à subir des pertes plus ou moins considérables.

La Compa
de pelleterie
dommages en

Mais, di a-
vénients ? Or
ou du moins
plus dangereu
prendre ce tr
pas occupé. L
y réussirait bi
une voie plus
une concurren
comme il peut

Enfin les six
Mac Murray, r
boat puisse tou
nous n'avons q
les très nombre
de s'échouer. C
arrivé ! Heureu
expérience dan
sans grave acci

A la Nativité
cution : l'école
être considérabl
truire une nouve

La Compagnie de la Baie d'Hudson et les autres traiteurs de pelleteries courent les mêmes risques et souffrent des dommages encore plus importants.

Mais, dit-a-t-on, n'y a-t-il pas moyen d'obvier à ces inconvénients ? Oui, sans doute ; il faudrait canaliser la rivière ou du moins faire sauter les rochers dans les endroits les plus dangereux. Le gouvernement pourrait et devrait entreprendre ce travail ; mais jusqu'à présent il ne s'en est pas occupé. La puissante Compagnie de la Baie d'Hudson y réussirait bien si elle le voulait ; mais ce serait ouvrir une voie plus facile aux autres traiteurs qui lui font déjà une concurrence acharnée. Et ainsi chacun se tire d'affaire comme il peut.

Enfin les six bateaux de la mission étant arrivés au fort Mac Murray, nous les disposons de telle sorte que le *steam-boat* puisse tous les remorquer. Le courant nous y aide et nous n'avons qu'à tenir les yeux bien ouverts pour éviter les très nombreux bancs de sable sur lesquels il est si facile de s'échouer. Combien de fois, hélas ! cela nous est-il déjà arrivé ! Heureusement notre pilote, ayant acquis une grande expérience dans cette partie de la navigation, nous conduit sans grave accident au port de la Nativité.

* * *

A la Nativité des travaux importants sont en voie d'exécution : l'école et le couvent sont en réparations et vont être considérablement agrandis et l'on se prépare à construire une nouvelle église. Quelles énormes dépenses tout

cela entraîne ! Et comment ferons-nous pour les couvrir ? J'ai fait un appel à tout notre monde, et je dois dire à la louange de nos chrétiens qu'ils montrent beaucoup de générosité ; mais, hélas ! les ressources de nos sauvages et de nos bons métis ne répondent pas à leur bonne volonté. Espérons que la Providence viendra à notre secours !

D'EDMONTON AU LAC WABASKAW ET AU PETIT LAC DES
ESCLAVES

Nous voici, au commencement de décembre, revenus à Edmonton, terminus du chemin de fer et de la civilisation moderne. J'ai un excellent compagnon, le Frère Jean Cabon que je ramène de France.

Nous devons nous rendre à la mission St-Martin du lac Wabaskaw, où je suis attendu pour les fêtes de Noël. L'hiver a fait son apparition de très bonne heure, le froid devient rigoureux et la neige est épaisse sur le sol.

J'engage comme guide un excellent métis, Louison Fos-seneuve. Il est venu d'Athabaska Landing à Edmonton juste à point nommé.

— Il y a beaucoup moins de neige là-bas qu'ici, me dit-il, la glace sur la rivière est belle, il sera facile de la suivre jusqu'au rapide Pélican, là nous prendrons le chemin du portage qui sera déjà battu par les gens du Wabaskaw ; nous ferons donc un bon voyage”.

Nos préparatifs achevés, nous partons d'Edmonton, le 11 décembre. Une bise froide nous coupe le visage. Plus d'un

nez porte déj
froid et l'on
avec de la n
étape des mai
y sert, à prix
nous laisse po
loppe dans ses
abri et fourrag
On ne s'imag
passent chaque
seul conduisant
destiné au com
Nord est transj
Landing dure o
inspirés ont eu
qu'on appelle de
profite. J'ai été
sidérable de col
ils pousseront p
se prépare à les
Nous arrivons
pérances donnée
en effet, est auss
ses plans. Il prof
ancienne route ti
rentre dans le bo
partis par un fro
Ce voyage ress
terai pas à compt
misères habituelle

nez porte déjà des traces non équivoques des morsures du froid et l'on doit employer le remède ordinaire : le frotter avec de la neige. Heureusement nous trouvons à chaque étape des maisons chaudes prêtes à nous recevoir. On nous y sert, à prix modéré, un repas substantiel, et le soir on nous laisse pour lit le plancher où chaque voyageur s'enveloppe dans ses couvertures. Les chevaux trouvent également abri et fourrage.

On ne s'imaginerait pas le nombre étonnant de voitures qui passent chaque année, et surtout en hiver, sur ce chemin, le seul conduisant à la rivière Athabaska. Tout le bagage destiné au commerce ou au ravitaillement des postes du Nord est transporté par cette voie : le trajet d'Edmonton au Landing dure ordinairement quatre jours et des gens bien inspirés ont eu l'idée d'établir de distance en distance ce qu'on appelle des *stopping places* (haltes) dont tout le monde profite. J'ai été surpris, d'ailleurs, de voir un nombre considérable de colons s'avancer dans cette direction. Bientôt ils pousseront plus loin et déjà le pays de la Rivière la Paix se prépare à les recevoir.

Nous arrivons à Athabaska Landing ; mais les belles espérances données par notre guide s'évanouissent. La neige, en effet, est aussi tombée en abondance et le force à modifier ses plans. Il propose alors de passer par le lac Kitow. Une ancienne route traverse la forêt, débouche sur ce lac, puis rentre dans le bois et conduit au Wabaskaw. Nous voilà partis par un froid de 35 degrés.

Ce voyage ressemble à tous les autres et je ne m'arrêterai pas à compter nos campements dans la neige et les misères habituelles dans ces conditions.

Le quatrième jour nous sommes au lac Kitow, très joli, très poissonneux. Plusieurs familles de métis et de sauvages ont construit des maisons sur ses bords. Quelques-uns même ont des vaches et des chevaux et par conséquent des provisions de foin. Cette population est catholique et je salue tout le monde, entrant dans chaque maison, mais sans m'y arrêter longtemps.

* * *

Nous poursuivons notre route et nous allons camper assez loin de ce lac.

Notre provision de bois faite, nos chevaux servis, notre souper achevé, suivi d'une pipe en guise de dessert, notre prière terminée, nous allions nous envelopper dans nos couvertures pour dormir quand Louison crut entendre des grelots de chiens dans le lointain.

Le bruit se rapproche petit à petit et à la fin deux traîneaux se montrent en face de notre campement avec l'intention évidente de passer outre. Mais quelle surprise quand Louison reconnaît un prêtre dans le conducteur d'un des deux traîneaux ! Il s'écrie :

“ — Mais, Monseigneur, c'est un Père ! ”

Est-ce possible ? Eh ! oui, vraiment ! Je reconnais le cher Père Petour et nous voilà dans les bras l'un de l'autre !

Vite, nous jetons du bois dans le feu pour activer la flamme ; nous remplissons de nouveau la chaudière de neige pour faire du thé. Réunis tous dans notre campement que nous avons élargi, alentour du foyer ardent, le Père

m'explique
même au la

“ — Nou
parti pour
vieux et le
de Noël à l

Je crois
plus dénués
à souffrir d
très souve
C'est pour
homme nais
eux, les tou
misères. Et
la religion s
ment consol
Je passai

Le lac W
circonférenc
sont dissémi
En voici d'a
Truite, le la
tout il y a d
chasse, pour
doctrinés p
meurent paï

m'explique que son intention était de se rendre cette nuit même au lac Kitow :

“ — Nous vous attendons à Saint-Martin, dit-il. Je suis parti pour visiter les gens d'ici, confesser et communier les vieux et les infirmes qui ne pourront venir passer la fête de Noël à la mission ”.

Je crois que nos sauvages sont, de tous les hommes, les plus dénués des biens de la fortune. Combien n'ont-ils pas à souffrir du froid, de la faim, des autres maux de la vie, très souvent hors de la portée de tout secours humain ! C'est pourquoi, sans doute, la vue du Fils de Dieu fait homme naissant dans une étable, pauvre et dénué comme eux, les touche davantage et les aide à supporter leurs misères. Et les missionnaires, témoins de ces bienfaits dont la religion seule est la source, en sont eux-mêmes infiniment consolés.

Je passai donc la fête de Noël à la mission Saint-Martin.

* * *

Le lac Wabaskaw est un centre d'évangélisation dont la circonférence s'étend fort loin. Un grand nombre de lacs sont disséminés à l'entour. J'ai déjà nommé le lac Kitow. En voici d'autres : le lac des Sables, le lac d'Ours, le lac la Truite, le lac du Bon Poisson, le lac Montagnais, etc. Partout il y a des sauvages Cris vivant de la pêche ou de la chasse, poursuivant les animaux à fourrures. Plusieurs, endoctrinés par leurs *sorciers* ou *hommes de médecine*, demeurent païens et pratiquent encore le culte des fétiches.

Au point de vue matériel, la mission Saint-Martin a réalisé des progrès considérables. J'y trouve un petit troupeau de vaches donnant du lait et du beurre et des chevaux servant au charriage du foin, du bois de chauffage et des approvisionnements de la mission. Mais quelle somme énorme de travail ces progrès ont coûtée ! Aussi le R. Père Dupé qui ne sait pas se ménager est à bout de forces. Les deux Frères Poulain et Paulet le secondent pourtant avec courage, mais le premier est parfois sujet à de violentes attaques de rhumatismes qui paralysent son ardeur.

DU PETIT LAC DES ESCLAVES À LA GRAND'PRAIRIE

Je restai le mois de février à Saint-Bernard et le mois de mars à la mission de Saint-Augustin. Le lendemain de Pâques je partis pour me rendre à la mission Saint-Joseph et à la mission Saint-Vincent-Ferrier, où le bon Père Letreste a passé tout l'hiver dans un absolu isolement. Je n'ai pas besoin de dire s'il fut heureux de voir sa longue solitude interrompue par notre visite !

Cette mission de Saint-Vincent est de création récente. La population s'est beaucoup accrue, mais seulement en ces dernières années.

Seuls quelques pauvres sauvages de la tribu Castor habitaient autrefois ce pays. Des Iroquois et des métis issus d'Iroquois et de Cris vinrent y chasser et y restèrent ; enfin des métis canadiens du lac Sainte-Anne, fuyant devant les flots d'émigrants qui envahissent l'Alberta, y arrivèrent en bon nombre. Les Indiens Castors diminuent sensiblement

et bientôt di
occupants. C
située entre l
au Nord. Da
de belles réco
etc. Dans d'a
Enfin de gr
semble le pe
remplir de co
et l'absence c
présent la ve

Depuis de
d'arpenteurs,
soit par la C
parcourent c
la meilleure
Parlement ca
seconde voie
pagnie du G
Canadien Pa
Or, la rivière
les deux des
De hardis p
parcours pré
croit-on, trav
la rivière la

On compre
définitivemer

et bientôt disparaîtront pour laisser leurs terres à d'autres occupants. Ces terres sont ce qu'on appelle la Grand'Prairie située entre la rivière Boucane au Sud et la rivière la Paix au Nord. Dans maints endroits le sol est fertile et produit de belles récoltes de blés, orge, avoine, pommes de terre, etc. Dans d'autres, il convient mieux à l'élevage du bétail. Enfin de grandes forêts le couvrent en partie. Dans l'ensemble le pays est magnifique et ne manquera pas de se remplir de colons. On en parle partout ; mais la distance et l'absence de communications faciles ont retardé jusqu'à présent la venue des Blancs.

Depuis deux ou trois ans des brigades d'inspecteurs, d'arpenteurs, d'ingénieurs envoyés soit par le gouvernement, soit par la Compagnie du chemin de fer du *Grand Tronc*, parcourent ces contrées dans tous les sens afin de découvrir la meilleure passe au travers des Montagnes Rocheuses. Le Parlement canadien a, en effet, voté la construction d'une seconde voie ferrée de l'Atlantique au Pacifique, et la Compagnie du Grand Tronc, rivale de la célèbre Compagnie du Canadien Pacifique, est en train de construire cette ligne. Or, la rivière la Paix et la rivière d'Épinettes offrent toutes les deux des passes très praticables à travers les montagnes. De hardis pionniers arrivent et prennent position sur le parcours présumé de ce nouveau chemin de fer, lequel, croit-on, traversera la Grand'Prairie et suivra la vallée de la rivière la Paix.

* * *

On comprend la nécessité qui s'imposait de nous établir définitivement dans ces parages, tant en prévision de l'ave-

nir que dans l'intérêt de la population actuelle. Déjà un bon nombre de familles suédoises, américaines, anglaises et canadiennes-françaises viennent se fixer au milieu de nous. Le branle est donné et le mouvement de colonisation ne peut que s'accroître.

La Grand'Prairie présente beaucoup d'endroits plus charmants les uns que les autres. Mais la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie des frères Révillon ayant fixé leurs comptoirs sur les bords du lac Saskatoon, avec une belle grande île au milieu, le Père Letreste pensa que ces établissements qui attirent les chasseurs pour l'échange des fourrures lui indiquaient assez l'endroit de sa mission, et, après avoir fait le tour du lac, il s'arrêta à l'extrémité sud-est sur le point le plus agréable et en même temps le plus avantageux. Il y fit construire une maison modeste qui lui sert de résidence et de chapelle. A la partie supérieure, immédiatement sous le toit, le Père a son logement, tout à la fois cuisine, réfectoire et chambre à coucher. Pour seul et unique compagnon il a un petit chien. Non, je me trompe. Tout près du lac se trouve une écurie occupée par son cheval. Ce cheval lui est nécessaire pour aller visiter les malades.

Dans ces conditions comme on le voit très précaires, le bon Père se considère le plus heureux des mortels et pendant plus d'un mois je goûte avec lui son bonheur. Seulement les joies de la terre sont toujours troublées tôt ou tard par quelques nuages.

* * *

Voici les p
rizon. La mai
truire une ch
Sainte-Anne,
toon, préfér
mètres de dis
se procurer le
y réside déjà
d'y transport

Dès mon ar
et tous me pa
place, le Père
moi. Nous ten
examinée et
où les gens le

— Seulem
nous aider à
wagons transp
les autres don
pour vous aide
prochain, car
prêt avant les

L'affaire est
la chapelle à c
difficultés et de
promesse que j

Voici les points noirs qui s'élèvent et grossissent à l'horizon. La maison est trop petite et il faut absolument construire une chapelle ; en outre, les métis qui affluent du lac Sainte-Anne, au lieu de se fixer sur les bords du lac Saskatoon, préfèrent se diriger vers un autre lac situé à 12 kilomètres de distance, où les attire une plus grande facilité de se procurer le bois de chauffage. Un commerçant américain y réside déjà et la Compagnie de la Baie d'Hudson parle d'y transporter ses magasins.

Dès mon arrivée à Sairt-Vincent, je reçois force visiteurs et tous me parlent de la nécessité de changer la mission de place, le Père leur ayant dit que la décision dépendait de moi. Nous tenons plusieurs réunions où cette question est examinée et nous convenons de transporter la mission là où les gens le désirent.

“ — Seulement, leur dis-je, vous devez selon vos moyens nous aider à ce travail ; ceux qui ont des chevaux et des wagons transporteront les différents morceaux de la maison, les autres donneront un coup de main. J'enverrai un Frère pour vous aider et vous vous mettez à l'ouvrage le 15 juin prochain, car il faut que le Père retrouve son logis tout prêt avant les froids de l'hiver ”.

L'affaire est réglée ainsi à la satisfaction générale. Reste la chapelle à construire. J'en vois la nécessité, mais que de difficultés et de dépenses ! Le Père finit par m'extorquer la promesse que j'y ferai travailler dès l'hiver prochain.

* * *

Le mois d'avril s'achève et le beau temps n'arrive pas. Il dégèle le jour, il regèle la nuit.

Quelques jeunes gens viennent avec une régularité exemplaire se faire instruire et se préparer à la première Communion et à la Confirmation.

Le dernier jour d'avril nous recevons une visite plus sérieuse. Un nommé Thomas l'Assiniboine nous arrive et nous apporte de tristes nouvelles.

“ Je viens, dit-il, de la montagne du *Muffle d'Orignal* (un des massifs des Montagnes Rocheuses) ; j'ai laissé mon jeune frère très malade, il y a en outre plusieurs enfants à baptiser dans notre camp. Nous serions venus à la mission, comme de coutume ; mais nous avons perdu tous nos chevaux, morts de faim ou de froid ou dévorés par les loups. Depuis l'automne nous n'avons vu personne. Dieu merci, les originaux ne manquent pas et nous avons de la viande en quantité. Le Père n'a donc pas à craindre de jeûner chez nous.

“ — A quelle distance est votre camp ?

“ — Il faut quatre jours pour aller et autant pour revenir.

“ — Mais, répliquai-je, il y a bien des rivières à traverser, le dégel en fait des torrents dangereux. Il m'en coûte de laisser le Père partir dans de telles conditions.

“ — Ne crains rien, me dit-il avec la familiarité coutumière de ces sauvages ; j'ai passé partout ”.

Je donnai mon consentement.

Le P. Letreste partit donc avec Thomas, me laissant livré à de pénibles appréhensions.

Pendant la mission où il était d'ordinaire, tous le pa sommes ce inquiétudes nous fimes bon Dieu pi

Chaque j l'on voyait Rocheuses s dessous la mon esprit dirigeaient

Enfin, Die

Je renonc monter.

Du moins pauvres our visage, dans

pressé qu'il

nait les mai

Le cher Père

tées certes. A

sacrements à

baptisa trois

du retour se

ditions que l

s'accroissait d

Pendant son absence plusieurs métis iroquois vinrent à la mission et, ne trouvant pas le Père ils me demandaient où il était allé. A ma réponse, je voyais ces gens, joyeux d'ordinaire, prendre une figure sérieuse, car ils connaissent tous le pays fort bien et savent qu'à l'époque où nous sommes ce voyage est très dangereux. Cela redoubla mes inquiétudes. Aussi, lorsque le dimanche réunit nos chrétiens, nous fîmes tous ensemble de ferventes prières afin que le bon Dieu protégeât le pauvre Père.

Chaque jour je montais sur une colline assez élevée d'où l'on voyait nettement l'immense chaîne des Montagnes Rocheuses avec ses pics étincelants de neige et un peu au-dessous la grosse masse du Muffle d'Orignal, vers laquelle mon esprit et mon cœur plus que mes yeux encore se dirigeaient continuellement, et je renouvelais mes prières.

Enfin, Dieu soit béni ! le cher Père revint heureusement.

Je renonce à décrire les difficultés qu'il avait eu à surmonter.

Du moins, il fut amplement récompensé par la joie de ses pauvres ouailles à son arrivée ! Cette joie éclatait sur le visage, dans les yeux, dans les paroles, dans l'accueil empressé qu'il recevait de tous. Le mourant, surtout, lui prenait les mains, les baisait et ne voulait plus les lâcher. Le cher Père goûta ainsi de douces consolations, bien méritées certes. Après avoir administré le malade, il donna les sacrements à toute la tribu, composée de 32 personnes, et baptisa trois enfants. Et il se hâta de repartir. Le voyage du retour se fit par le même chemin et dans les mêmes conditions que l'aller, avec plus de dangers encore car le dégel s'accroissait de plus en plus.

* * *

On sera peut-être surpris de voir ces sauvages métis passer tout l'hiver dans ces montagnes et surtout y laisser périr leurs chevaux. Un mot d'explication ne sera pas inutile. Ces braves gens étaient partis d'assez bonne heure en automne pour se rendre en cette région où ils espéraient faire bonne chasse en originaux et en bêtes fourrures. Leurs chevaux leur étaient nécessaires pour s'y transporter. Ils avaient l'intention, une fois installés pour l'hiver de les ramener dans de bons pâturages au bas de la montagne ; mais la neige tomba plus tôt et en plus grande abondance que d'ordinaire. Partout d'ailleurs, dans ce pays, les sauvages et les métis ont coutume de laisser les chevaux livrés à eux-mêmes tout l'hiver, et ces animaux endurcis au climat passent leur temps à piocher la neige avec leurs pattes pour découvrir l'herbe dont ils se nourrissent. Il serait plus prudent sans doute de récolter du foin et de bâtir des écuries ; quelques-uns le comprennent et renoncent à la vie romade ! mais le plus grand nombre continuent de suivre les traditions de leurs pères et il sera difficile de les guérir de leur imprévoyance héréditaire.

EN S

Des Frèr

 N ne
aiet
les
Cap

y prêcher la
tyre (il aur
nous est inco

Nos missio
abordé sur d
et même Ber
dans l'Abyssi
les Somalis.

AFRIQUE ORIENTALE

EN SOMALIE ANGLAISE

Par Le R. PÈRE ETIENNE

Des Frères Mineurs Capucins, Missionnaire à Berbera

ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION

 N ne voit point que, dans le passé, des missionnaires aient entrepris la prédication de l'Évangile chez les Somalis. On raconte bien qu'un Frère Mineur Capucien débarqua un jour au Cap Guardafui pour y prêcher la foi et qu'il y perdit la vie dans un cruel martyre (il aurait été écartelé vif) ; mais la preuve de ce fait nous est inconnue.

Nos missionnaires des Gallas ont à plusieurs reprises abordé sur divers points de la côte somalie : Zeila, Djibouti et même Berbera. Ils cherchaient une porte pour pénétrer dans l'Abyssinie, et leur objectif n'était pas directement les Somalis.

* * *

Il y a dix-sept ans, Mgr Lasserre, vicaire apostolique d'Arabie, accompagné de deux Somalis convertis, débarqua à Berbera avec l'intention d'obtenir, dans l'intérieur du Somaliland, un terrain spacieux pour y établir une colonie d'esclaves libérés. Le bon évêque, à califourchon sur son âne, grimpa jusqu'à Sugsadi, à l'est de Sheik. Les Somalis le reçurent bien. Mais il ne put rien obtenir, malgré les présents dont il les gratifia.

Plus tard, ces mêmes Somalis racontèrent que l'échec était dû au Résident anglais. Tout en recevant le vicaire apostolique avec de grands égards, le haut fonctionnaire envoyait secrètement aux tribus somalies l'ordre de ne rien concéder.

* * *

En 1892, le R. P. Evangéliste, envoyé par Mgr Lasserre, s'établit à Berbera le 4 octobre, sans solliciter l'assentiment du Résident, qu'il n'aurait pas obtenu. Malgré toutes les oppositions et mesquines taquineries, il tint bon.

La mission somalie était fondée. Toutefois ce n'est qu'en 1898 que les registres notent quelques baptêmes, de sorte que, si nous remontons à neuf ans en arrière, nous ne trouvons au Somaliland aucun chrétien indigène.

POPULATION

A l'intérieur du pays, la population est exclusivement somalie. Dans les villes ou, plutôt, les bourgades de la côte,

on rencont
et d'autres

Une vin
ciers ou f
nistrer le P
Gouverner
boys.

Il est d
chiffre de l
on avait dr
renseignem
incertain. A
dont se co
voudra jam
une poignée
répand dans
banu nahai
de poussière
le pays ne s

On dit qu
mes capable
exagéré.

Les uns p
colonie d'Ind
mélangés aux

Un auteur

on rencontre des Arabes, des Juifs, des Parsis, des Banians et d'autres Orientaux, mais en petit nombre.

Une vingtaine d'Anglais dispersés dans le pays sont officiers ou fonctionnaires civils, juste l'essentiel pour administrer le Protectorat. Quelques Goanais sont employés au Gouvernement ; d'autres plus nombreux sont cuisiniers ou *boys*.

Il est difficile de fixer, même approximativement, le chiffre de la population somalie. Au temps de l'expédition, on avait dressé une statistique basée, sans doute, sur les renseignements des anciens des tribus. Il n'y a rien de plus incertain. Aucun Somali ne connaît le nombre d'habitants dont se compose sa propre tribu ; aucun, du moins, ne voudra jamais le dire. Si l'on interroge un indigène, il saisit une poignée de poussière que, d'un geste enthousiaste, il répand dans l'air et ajoute avec temphase : "*Roa tamuhas banu nahai !* (Nous sommes nombreux comme ces grains de poussière !)" Ce qu'il y a de certain, pourtant, c'est que le pays ne saurait nourrir une population un peu dense.

On dit que le Protectorat anglais comporte 500,000 hommes capables de porter les armes ; ce chiffre me paraît exagéré.

ORIGINE DES SOMALIS

Les uns prétendent que les Somalis sont une ancienne colonie d'Indiens, d'autres les regardent comme des Arabes mélangés aux Gallas.

Un auteur qui a plus particulièrement étudié les Somalis,

pense qu'ils n'ont rien de commun avec les Arabes, sinon l'islamisme qu'ils professent. C'est aussi l'opinion de Renzo Manzoni.

M. Revoil écrit de même : " Dans leur idiome, des mots d'origine arabe se sont glissés ; malgré cela, le Somali reste toujours avec son caractère antique, plein d'archaïsme qui le fait tenir beaucoup plus de l'Egyptien, du Grec et du Romain que de l'Arabe ".

Au point de vue philologique, il suffit de comparer les deux langues arabe et somalie pour être aussitôt convaincu que le langage somali, bien qu'il lui emprunte une foule de mots, ne saurait venir de l'arabe. Il se rapproche beaucoup plus de certains dialectes des Indes.

On a des raisons de croire que l'origine des Somalis se rattache plus à la race aryenne qu'à la race sémitique. Mais on ne saurait encore se prononcer. On n'arrive à certaines conclusions que par l'ethnologie, l'archéologie, la comparaison des coutumes et du langage avec les autres peuples voisins, mais il n'y a aucune donnée historique.

LEUR PHYSIONOMIE EXTÉRIEURE

Parmi les Somalis se trouvent les types les plus variés. On y reconnaît les traits gallas et swahilis ; mais le plus grand nombre rappelle les formes indiennes ou la figure européenne avec cheveux lissés. C'est ce qui faisait dire à Revoil que " le Somali est un Européen noir ". Il y a même des types aux yeux en amande, comme les Chinois. Presque tous ont les lèvres moins fines que la race blanche. Ils les

tiennent
leurs der

Leur
aux lign
race", éc

Toutel
et leurs
Ces diver
continuel
nourritur

Leur t
foncé ; la

En gén

Tantôt
croître ju
front. Ils
dans l'ear

Quand,
yeux enf
du jour, l
lances et

Jusqu'à
vêtements

On lui
de croix o
Tout do

tiennent ordinairement, entr'ouvertes, laissant à découvert leurs dents un peu larges.

Leur taille est au-dessus de la moyenne, bien formée aux lignes vraiment sculpturales. " C'est une fort belle race ", écrit un Anglais.

Toutefois chez eux la colonne vertébrale est très arquée et leurs membres inférieurs sont trop longs et trop fluets. Ces divers caractères sont dus, sans doute, à leurs courses continuelles, à l'âpreté de la vie du désert et au manque de nourriture.

Leur teint varie du brun le plus clair au noir le plus foncé ; la couleur chocolat domine.

En général, ils ont la barbe rare, comme les Abyssins.

Tantôt ils rasant leurs cheveux ; tantôt ils les laissent croître jusqu'aux épaules, une raie alors les divise sur le front. Ils aiment à les blanchir avec de la craie délayée dans l'eau.

Quand, vêtu de haillons, les cheveux en désordre, les yeux enflammés par la chaleur et la lumière éblouissante du jour, le Somali s'avance au pas accéléré, armé de ses lances et de son bouclier, il a l'air terriblement farouche.

VÊTEMENTS

Jusqu'à l'âge de huit ans, le petit Somali ne connaît de vêtements que l'innocence et les purs rayons du soleil.

On lui rase les cheveux soit en couronne, soit en forme de croix ou de crête de coq.

Tout doucement il s'adapte aux exigences de la modestie.

Il débute par une petite paire de sandales ou un collier. On lui remet un *mawis* (pagne), dont il se fait un turban pour sa tête, ou une écharpe pour ses épaules, ou une ceinture qu'il enroule autour de son corps. Il est clair que ce morceau d'étoffe l'embarrasse.

On souffre un peu moins de liberté chez les petites filles.

L'adulte se pare d'une espèce de toge, le *maro*, double pièce de cotonnade de huit coudées de long, semblable à un immense et vulgaire drap de lit. C'est avec une réelle élégance que le Somali se drape dans ce vêtement. Quand il charge et décharge son chameau ou se prépare au combat, il se l'enroule autour des reins.

Il a presque toujours la tête nue, malgré l'ardeur tropicale du soleil. Au cou, il porte quelquefois deux boules d'ambre.

Il s'orne aussi la tête et les bras de "quardas" (amulettes), à la façon des anciens juifs.

Le costume des femmes est le *maro*, gracieusement noué sur l'épaule droite et serré à la taille par une large ceinture frangée. Une partie de ce *maro*, restée libre, sert de voile, ou bien est nouée à la ceinture, ce qui donne à ce vêtement une note très originale.

Les jeunes filles n'ont pas d'autres ornements de tête que leurs cheveux noirs tressés en une multitude de petites nattes fines et coupées à la hauteur des épaules, tandis que les femmes mariées plient leur chevelure dans une gaze bleue. Leur type offre une identité absolue et bien frappante avec les figures de femmes représentées sur les monuments égyptiens. Presque toutes portent des bracelets au-dessus du coude. Quelques-unes exhibent d'énormes

pendants
aussi bea
d'argent c

Au bea
chemise a
L'Arabe é
ques Som
devoir rev
chez la f
toujours, d
fanatisme

Parlons

Le Soma
presque to
désert il n'
les siens tra
tion, un pa

Les empl
les fonction
beaucoup. I
car il est ex
liberté qu'i
de ses intér
de personne
que des étr
térieur de
liberté.

pendants d'oreilles en argent d'origine romaine. On voit aussi beaucoup de colliers d'ambre ou de petits globes d'argent ciselés par des artistes juifs.

Au beau vêtement antique se substitue parfois la longue chemise arabe, la calotte blanche des *wadads* ou le turban. L'Arabe étant le type par excellence du vrai croyant, quelques Somalis, pour paraître meilleurs musulmans, pensent devoir revêtir son costume. Mais soit chez l'homme, soit chez la femme qui s'affuble des attirails arabes, " c'est toujours, disent les Somalis eux-mêmes, une marque de fanatisme et de corruption ".

CARACTÈRE DU SOMALI

Parlons d'abord des mauvaises qualités.

Le Somali est négligent. Cela ressort plus ou moins de presque tous les actes de sa vie de sauvage. Dans son désert il n'a point d'occupations sérieuses. Il n'a jamais vu les siens travailler. Il est donc, par habitude et par éducation, un paresseux achevé.

Les emplois grassement rétribués et peu pénibles, comme les fonctions d'interprète auprès des Européens, lui plaisent beaucoup. Mais il ne s'y assujettit que momentanément, car il est excessivement orgueilleux. Il est si jaloux de sa liberté qu'il change souvent de place, au grave détriment de ses intérêts pour se prouver à lui-même qu'il ne dépend de personne. Pour un motif semblable, il ne peut souffrir que des étrangers pénètrent et restent longtemps à l'intérieur de son pays. Cela lui semble une atteinte à sa liberté.

Il est fort susceptible. Les moindres atteintes à sa personne, à sa réputation ou à ses biens l'exaspèrent. Lui, cependant, est sans ménagement pour autrui ; même il trouve qu'on a tort de se plaindre de ses plus grands méfaits et ne répare ses injustices que poussé par la force ou la crainte.

Pour s'emparer du bien d'autrui, il n'a peut-être pas l'astuce et la fourberie compliquée des autres Orientaux ; il n'en est pas moins un voleur sans scrupule et un menteur éhonté.

* * *

Essayons de lui trouver quelques qualités.

Si le Somali est brutal dans ses relations avec le reste des humains, il est en même temps très franc, prompt au pardon et sans rancune.

Autant il est avare envers les étrangers, autant il est généreux envers ses proches et ses amis. De sa nature, le Somali est vif, dégagé, intelligent, sensible. Chez lui la volonté n'est pas toujours énergique ; mais, quand il veut, il réussit en tout.

Il n'est point cruel comme on l'a cru trop longtemps. S'il verse parfois le sang, c'est dans un moment d'emportement. Je faillis, un jour, être victime d'un accès de colère de la part d'un gigantesque Somali. Cinq minutes après avoir voulu me transpercer de sa lance, ce féroce musulman me jurait amitié et protection. Quand les premiers soldats somalis, enrôlés par un général anglais pour s'opposer aux pillages du Mullah, virent tant de cadavres après le pre-

mier comb
ment au ge

Revoil, c
indigènes, a

“ En son

a faite au
jaloux de s

Personne
nalités de

explorateur

tienne, mor

natures ba

sujets qui r

vue de la d

Avant qu

tectorat étr

peuple infid

Un savar

trentaine d'

dans l'intéri

de mauvaise

libre, sa trib

tutélaires de

anciennes co

peine de mo

n'étaient rép

mier combat, ils furent saisis de dégoût et dirent brutalement au général : " C'est toi qui es la cause de ce carnage "

Revoil, qui a pourtant souffert beaucoup des procédés indigènes, a écrit ces lignes :

" En somme la réputation de férocité et de cruauté qu'on a faite au Somali est peu méritée. Il est plutôt méfiant, jaloux de sa liberté que mauvais "

Personne mieux que les missionnaires n'a étudié les qualités de ce peuple. Aussi sont-ils de l'avis du hardi explorateur. Bien plus, ils ont su, par l'éducation chrétienne, montrer ce qu'il y a de richesses latentes dans ces natures barbares. On peut voir, parmi nos chrétiens, des sujets qui ne le cèdent en rien aux Européens au point de vue de la délicatesse et de la piété.

MORALITÉ

Avant que le Nord du Somaliland fût soumis à un protectorat étranger la moralité des Somalis était, pour un peuple infidèle, d'une pureté extraordinaire,

Un savant allemand en excursion ici, il y a de cela une trentaine d'années, assure qu'à Berbera, aussi bien que dans l'intérieur du pays, on n'aurait pu trouver une femme de mauvaises mœurs. Une personne se montrait-elle trop libre, sa tribu l'exilait au plus vite à Aden sous les regards tutélaires de la police européenne. Très sévères étaient les anciennes coutumes du pays. On encourait facilement la peine de mort. Même les injures verbales contre la vertu n'étaient réparées que par un combat ou une amende.

Nous n'avons point connu ces glorieux temps ; ce que nous voyons bien aujourd'hui, c'est que Berbera et les bourgades du littoral depuis l'expédition contre le Mullah surtout, ne sont que des sentines de corruption. Les missionnaires ont vainement protesté. Le pouvoir civil laisse tout faire.

Dans la jungle, le dévergondage pénètre moins vite : mais les Somalis étant obligés de se rendre sur le littoral de temps à autre pour renouveler leurs provisions, leurs mœurs simples perdent énormément à ce contact.

Il est à remarquer que le fanatisme augmente en proportion directe de la corruption.

Nous ne pouvons presque plus recevoir d'enfants à Berbera ; ou bien ils sont déjà tarés, ou bien les fanatiques empêchent les parents de nous les amener.

RELIGION

Presque tout le Somaliland est musulman, le reste est payen. Les *Wadads* c'est-à-dire les marabouts musulmans, sont en nombre considérable. Presque tous les mendiants aspirent à être *Wadads*. Ces *Wadads*, en effet jouissent d'une grande influence, bien qu'ils soient d'une ignorance sans pareille, Il leur suffit de porter un *Coran* suspendu à l'épaule pour être réputés docteurs de la loi.

Toutefois il y a des écoles, où quelques enfants s'exercent à tracer les caractères arabes et apprennent par cœur des versets du *Coran*. Très peu sont à même de lire convenablement l'arabe, ils le comprennent encore moins. En

différents
communau

Tous les
reviennent
sont exact
prescription
la brousse,

Si les A
fanatisme c
rants. Parm
plusieurs e
amenés. Le
nous ont pr
tions matéri

Quand le
est très sim
récompenser
païens. Les
vent notre li
changera er
humiliés, les

Aux yeux
pas des péché
il d'infidèles,
aucun mal à
l'heure de la
nom de Mah
qu'ait été sa

Grand nom
mais il est si

différents endroits on trouve des *Wadads* groupés en communauté.

Tous les ans, des pèlerins vont visiter la Mecque et en reviennent *haji* (titre d'honneur). Sur la côte, les Somalis sont exacts à se rendre à la mosquée et à remplir les prescriptions rituelles ; mais, dès qu'ils sont de retour dans la brousse, ils ne font plus guère d'actes religieux.

Si les Arabes ne les excitaient, il n'y aurait pas de fanatisme chez eux. Même les *Wadads* ne sont pas intolérants. Parmi nos catéchumènes et nos chrétiens, nous avons plusieurs enfants de *Wadads*, qu'eux-mêmes nous ont amenés. Les difficultés qu'on a parfois soulevées contre nous ont presque toujours eu pour motifs des considérations matérielles et non religieuses.

Quand le Somali parle religion, son langage théologique est très simple et très large. " Il y a un *Ilah* (Dieu) qui récompensera le musulman et punira les infidèles et les païens. Les *Gal* païens (et ici il pense aux Anglais) entravent notre liberté et nous dominant ; mais un jour *Ilah* les changera en baudets. Alors, à cheval sur leurs ennemis humiliés, les musulmans caracolent à travers le paradis ".

Aux yeux des musulmans, le vol et le mensonge ne sont pas des péchés, quand il y a utilité à les commettre. S'agit-il d'infidèles, de païens, de chrétiens, non seulement il n'y a aucun mal à leur nuire ; mais c'est une bonne action ! A l'heure de la mort, il suffit que le musulman prononce le nom de Mahomet pour que le ciel lui soit ouvert quelle qu'ait été sa vie.

Grand nombre de Somalis ne croient rien de tout cela ; mais il est si doux de se duper soi-même.

Dernièrement le chef d'une tribu ennemie me dit ces étranges paroles : " La religion que tu prêches est si belle que nous craignons de l'embrasser ! "

La sévérité des mœurs dont nous avons parlé est exigée par les lois et coutumes anciennes du pays, mais ne se rattache actuellement à aucun principe religieux, surtout pas à l'islamisme.

* * *

Le christianisme pénétra dans ce pays au iv siècle, par la voie du Caire.

On sait que saint Frumence y envoya d'Abyssinie, des moines qui y établirent la vie monastique

En différents endroits, on trouve à l'intérieur du pays des ruines d'églises. Un grand nombre d'anciens tombaux ont manifestement la forme de croix. Quelques tribus ont, comme marque distinctive de leurs troupeaux, une croix faite au fer chaud sur la peau. Sur le corps des indigènes on voit fréquemment des cicatrices de brûlures en forme de croix ; ils les pratiquent comme médecine en cas de maladie.

De nos jours encore, paraît-il, beaucoup de Somalis ne changent point leur campement le dimanche et s'abstiennent de viande le vendredi ; pourtant je dois avouer n'avoir jamais remarqué cet usage. Tout objet de piété (médailles, croix, rosaires), perdu par un chrétien dans la jungle est respecté par les Somalis, qui le rapportent à la Mission sans réclamer de récompense.

C'est à Barberia (la Barbera moderne) d'après Ortelius,

que les mar
souffert pou

La naissan
qui attire
guerrier, un
paraît indiffé
car il espère
une forte au
passera un co
filles sont un
offrant. Là-d
décrire.

Les filles e
de pareils m
Elles ne cède
le père a reçu
le contrat, la
Si celui-ci m
l'épouser. C'e
jeunes gens c
sans dire qu'il

De bonne h
armes : la lan
et l'épée. Que
ils lancent à l
La seconde

que les martyrs Gaianus, Jovianus, et Philippus auraient souffert pour Jésus-Christ.

US ET COUTUMES

La naissance d'un garçon est un événement heureux et qui attire à la mère quelques faveurs. C'est un futur guerrier, un défenseur de la tribu. Si c'est un fille, on paraît indifférent ; mais il est certain que le père se réjouit car il espère bien en tirer un gros profit. Déjà il entrevoit une forte augmentation pour son troupeau, le jour où il passera un contrat avantageux avec son futur gendre. Les filles sont une source de richesse. Le père les vend au plus offrant. Là-dessus il y aurait des scènes stupéfiantes à décrire.

Les filles et les femmes, loin d'être froissées ou humiliées de pareils marchés, y trouvent un grand sujet de vanité. Elles ne céderaient pour rien le plaisir d'être vendues. Quand le père a reçu la somme entière, ou les animaux exigés dans le contrat, la fille devient propriété de la tribu de son mari. Si celui-ci meurt, son frère ou le plus proche parent doit l'épouser. C'est la loi juive du lévirat. Plusieurs de nos jeunes gens ont été invités à ce genre de succession ; il va sans dire qu'ils ont préféré s'en tenir aux lois de l'Eglise.

De bonne heure, les Somalis s'exercent au maniement des armes : la lance, le javelot, le bouclier, la fronde, la massue et l'épée. Quelques-uns s'exercent à l'arc. Dans les combats, ils lancent à leurs ennemis des flèches empoisonnées.

La seconde partie du programme comprend l'art d'élever

le troupeau selon la routine des aïeux. Entre temps le jeune Somali s'initie avec un plaisir extrême à la rapine et aux razzias. Mais, hélas ! ce doux passe-temps devient, dans le protectorat anglais, de plus en plus difficile, du moins en grand et à main armée. Il le regrette vivement.

Quelle gloire, jadis, quand il lui était donné de voler dans une tribu voisine tout un troupeau, de quoi payer royalement sa fiancée ! Et quel orgueil quand il réussissait à planter sa lance dans la poitrine de son ennemi, quand il pouvait décorer sa chevelure d'une plume d'autruche !

* * *

Une des plus grandes ambitions du Somali est d'avoir une nombreuse postérité. Croirait-on, après cela, qu'il n'a presque aucun souci de ses enfants ? Tout garçon qui n'est pas nécessaire à la garde du troupeau est chassé de la hutte maternelle (la hutte appartient à la mère) sous un prétexte quelconque. Souvent le manque de nourriture en est la cause. L'enfant s'éloigne sans protestation et sans regret. C'est l'usage ! S'il ne rencontre pas la Mission sur son passage, il va commencer une vie de vagabondage et d'aventures. Mais, dès que son père apprendra qu'il possède quelques roupies gagnées ou volées, il viendra le lui réclamer.

La nuit, le jeune Somali repose sous la voûte étoilée des cieux. Il ne peut pas dormir dans une hutte jusqu'à ce qu'il soit marié. Sur les hauts plateaux l'Européen, dans sa tente, ne se contente pas toujours de deux bonnes couvertures. L'indigène, lui, n'a rien autre que sa toge légère dans

laquelle
du froid e
Le manqu
grande mo
il a droit à
C'est alors
bouclier au
houlette à
teur. Tous
donc le ter
paturages

La femm
mane. Elle
vaque à se
les chame
mère, garde
selle du mé
dues imper
en passant
l'eau est ra
au lait et a
aux palais

Le Cora
Somali use
paraître. M
Avant l'exp
rares et si e
forme de p
familles ho

laquelle il s'enroule des pieds à la tête pour se préserver du froid et des bêtes féroces, ce qui ne réussit pas toujours. Le manque d'abri et de vêtements chauds est la cause d'une grande mortalité. Quand l'homme est enfin *agalleh* (marié) il a droit à l'aide et à certains égards de la part de sa tribu. C'est alors qu'il se prélassé avec deux lances sur l'épaule, le bouclier au bras, la *bilawa* (épée) au côté et le fouet ou la houlette à la main. C'est qu'il est à la fois guerrier et pasteur. Tous les travaux difficiles incombent à la femme. Il a donc le temps de se promener, de chercher de nouveaux pâturages et surtout des causes de querelle avec ses voisins.

La femme mariée n'est pas séquestrée à la façon musulmane. Elle n'est point voilée. Elle va et vient librement et vaque à ses affaires, dirige les caravanes, charge et décharge les chameaux comme les hommes. La jeune fille imite sa mère, garde les troupeaux, tresse des nattes, fabrique la vaiselle du ménage avec des herbes et des écorces d'arbres, rendues imperméables avec des résines. Ces ustensiles, soit dit en passant, ne sont jamais lavés, apparemment parce que l'eau est rare. On les assainit à la fumée ; c'est ce qui donne au lait et au beurre de ce pays leur goût de suie si révoltant aux palais européens.

Le Coran permet quatre épouses à ses sectateurs. Le Somali use de la permission quand il est riche ou veut le paraître. Mais il use et abuse de la faculté du divorce. Avant l'expédition anglaise, les enfants illégitimes étaient rares et si exécrés que souvent on les faisait disparaître sans forme de procès. Dans l'intérieur du pays on trouve des familles honorables, avec des enfants nombreux, et où

l'unique épouse n'est jamais menacée de divorce. Là règne vraiment l'amour familial, quoiqu'on ait dit (avec quelque raison) que le Somali est sans affection et sans esprit de famille.

LA TRIBU

Le mot *tribu* fait vibrer chez la Somali les fibres les plus profondes de son être. Il abjurera le Coran, il ne renoncera jamais à sa tribu. Le mot *tribu* est pour lui un terme sacré qu'il prononce comme une prière. Epreuve-t-il de la joie, il s'écrie : " *Solai* (O ma tribu) ". Est-il dans l'étonnement il répète encore : " *Solai* ". Dans l'épouvante, dans la douleur, c'est toujours " *Solai* " ! comme nous disons mon Dieu ! Quand il appelle au secours, il crie : " *Solai Solayei* ! " lors même qu'aucun membre de sa tribu ne peut l'entendre. S'il jure ou prête serment, c'est par Dieu et sa tribu : *bilah izo Solai*.

Jamais un Somali ne portera témoignage contre sa tribu. Reçoit-il un visiteur ? il doit fournir le repas. Ah ! si c'est un membre de sa tribu, il se privera avec plaisir de son dîner pour le lui offrir. Son hôte obtiendra de lui tout ce qu'il voudra. S'il ne l'a pas, il recourra à quelque expédient. Il n'a pas la force de refuser quoi que ce soit à sa tribu. Pour elle il est prêt à se battre, prêt à verser son sang.

Qu'est-ce donc que la " tribu " somalie et pourquoi cet attachement ? Ce n'est pas la caste comme chez les Hindous, puisque toutes les tribus sont réputées égales, fraternisent, s'entremarient et forment un seul peuple, une race

homogène. I
font excepti
seurs), les yi
de purs Som
pur sang s'in
Les tribus
d'Israël. Bier
par la langue
deux frères, s
leurs noms au
enfants mâle
aussi aux far
sont rapidem
qui portent é
ne comptent q
Les Somali
un chef uniqu
tribu est, en
Quelques grou
nom de " sul
dépend que de
On discute à
shirt (meetings
raisons. Puis
traditions et le
Le jour où ce
l'Évangile et v
toutes les tribu
Somalis former
remarquables n

homogène parlant la même langue. Trois petites tribus font exception : les *tumal* (forgerons), les *midgan* (chasseurs), les *yibir* (sorciers). On ne les considère pas comme de purs Somalis. On les appelle *sab*, tandis que les Somalis pur sang s'instituent orgueilleusement *gob* (nobles).

Les tribus somalies rappellent beaucoup les douze tribus d'Israël. Bien que différentes, elles ne forment qu'un peuple par la langue, les mœurs, les lois et l'origine. Dir et Darod, deux frères, sont les ancêtres des Somalis. Ils ont donné leurs noms aux deux grandes divisions de ce peuple. Les enfants mâles de Dir et de Darod ont laissé leurs noms aussi aux familles dont ils furent la souche. Ces familles se sont rapidement multipliées et ont nécessité des sections qui portent également le nom de la tribu. Quelques-unes ne comptent que 6,000 lances ; d'autres plus de 24,000.

Les Somalis ont cela de spécial qu'ils n'obéissent pas à un chef unique. Même ils prétendent n'obéir à aucun. La tribu est, en effet, une petite république indépendante. Quelques groupes sont bien dotés d'un chef, qui porte le nom de " sultan " *Boqor* ou *Agil* ; mais son autorité ne dépend que de la puissance de sa famille.

On discute à grands cris les intérêts de la tribu dans des *shirt* (meetings). Chacun expose librement ses vues et ses raisons. Puis on tranche toutes les questions d'après les traditions et les coutumes antiques du pays.

Le jour où ce peuple lèvera les yeux vers la lumière de l'Évangile et voudra bien reconnaître un chef sous lequel toutes les tribus concentreront leurs énergies, ce jour là les Somalis formeront une des plus puissantes et des plus remarquables nations africaines.

Maintenant quelques mots d'explication sur le chauvinisme des Somalis. C'est fort simple. Si le Somali appartient tout entier à sa tribu, en retour, sa tribu est aussi toute à lui. Jamais un Somali ne mourra de faim. Dans toutes les familles il sera le bienvenu et traité comme un frère. Il portera à ses lèvres l'humble coupe de lait fumé. Aussi jamais un Somali n'emporte de provisions dans ses pérégrinations, sûr de l'accueil bienveillant qu'on lui fera partout. Il se sent protégé, aidé, vengé au besoin par sa tribu. Elle paiera même ses méfaits. S'il commet un meurtre, sa tribu paiera suivant la loi 100 chameilles pour une vie d'homme, 50 pour une femme. Si, au contraire, il succombe dans un guet-apens, sa tribu recevra de la tribu du coupable le même nombre d'animaux. Un jeune homme veut-il se marier ? S'il n'a rien et ne peut recourir à la razzia, sa tribu se cotise, lui achète une femme et lui fournit un troupeau. Et sa famille est fondée sans aucun souci de sa part. S'il est victime d'une razzia ou d'une épizootie qui l'a ruiné, sa tribu est encore là pour le remonter.

Comment n'aimerait-il pas sa tribu plus même qu'un Européen n'aime sa patrie !

LE PAYS

Le Somaliland est un pays désert, sauvage, inculte ; excepté sur le littoral, on n'y rencontre pas une seule ville.

Les huttes des Somalis sont si humbles, si basses, d'une couleur si locale qu'on les distingue à peine des buissons. Et telle partie du pays très peuplée aujourd'hui sera demain

sans un se
jours en me
dépasse pa
sont les plu

Le Somal
Il est couve
Et, quand
cluons point
deux kilom
gris et d'aut
antilopes.

Après les
villages son
des tendres
pluies y sont
que soulève

A l'approch
s'étendent de
plus. Les flar
tation fort ch
sud, elle se t
s'alignent tou

Escaladons
un terrain mo
coupée de no
forment comm

sans un seul habitant. Ce sont des nomades, presque toujours en mouvement. Leur plus long séjour en un lieu ne dépasse pas deux mois. Les déplacements hebdomadaires sont les plus fréquents.

Le Somaliland n'est pas un désert à la façon du Sahara. Il est couvert de végétation, du moins à certaines saisons. Et, quand nous disons ici " désert de sable ", nous n'excluons point la végétation. Ainsi, tout le rivage, jusqu'à deux kilomètres à l'intérieur, est garni de mimosas rabougris et d'autres arbustes épineux que broutent de gracieuses antilopes.

Après les pluies ces plaines se peuplent tout à coup de villages somalis. Les chèvres se nourrissent avidement des tendres pousses d'acacias. Là, l'herbe ne croît point. Les pluies y sont rares. La surface du sol est un sable mouvant que soulève de mai à septembre la brûlante mousson.

* * *

A l'approche de la première chaîne des montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, les mimosas s'élèvent un peu plus. Les flancs de ces montagnes entretiennent une végétation fort chétive. Suit une autre plaine moins large ; au sud, elle se termine par une autre rangée de collines qui s'alignent toujours dans la même direction.

Escaladons ces murailles de granit et notre œil découvrira un terrain moins uni. C'est une couche pierreuse entrecoupée de nombreuses ravines. Au temps des pluies, elles forment comme autant de torrents furieux qui roulent en

grondant des eaux boueuses mêlées de quartiers de roches. Malheur au voyageur trop pressé qui tenterait de les traverser à ces moments-là ! Une heure après l'orage, tous ces torrents sont à sec. La végétation épineuse y est entremêlée d'arbres à myrrhe et à encens de pauvre apparence.

Plus loin apparaît une troisième chaîne de montagnes. Ce sont les Gallis. A leur pied de vastes plaines de sable ou d'alluvion se couvrent d'herbe à la courte saison des pluies. Là, les arbres atteignent plus de développement.

Des animaux féroces, de grosses antilopes, des bandes de singes, des francolins, des volées de pintades bleues, des oiseaux de tout ramage et de tout plumage habitent ces forêts de lianes et de mimosas.

Deux fois par an ces contrées reverdissent et les nomades y paissent leurs vaches et leurs chameaux. Cinquante jours après les pluies, toute cette belle nature redevient désolée. La sécheresse lui ravit son tapis tendre, tandis que les feuilles des arbres jaunissent et tombent.

Gravissons la pente rapide des Gallis à l'ombre des euphorbes, des buis et d'autres arbres et arbustes. Après une heure d'ascension fort pénible, car de chemins il n'en est pas question ici, on est étonné de rencontrer des cèdres. Avec l'altitude ces arbres deviennent de plus en plus majestueux. Ils atteignent 100 pieds de haut et beaucoup mesurent plus de 6 mètres de circonférence au tronc. Burton appelle ce cèdre africain " pin somali ". Sur certains sommets, ces arbres et d'autres essences spéciales au pays forment des forêts superbes. Là, vraiment on ne se croirait plus au Somaliland, mais dans quelque belle forêt d'Europe.

Les plus ha
anglais. De
du nord du pa
à l'horizon par
Le sol de ce
y étaient plus
central du " H
dépourvu de
pâturages exce
d'autre boisson
peuvent paître

En somme, à
près de l'Abys
autres places pr
et désolé. Le m
rend la culture
pâturages sont
de son troupeau
Voilà pourquoi

Au point de v
1o la côte, 2o les
rivière Shabelleh
Sur la côte il f

Les plus hauts pics des Gallis atteignent 6,800 pieds anglais. De ces sommets on domine le "Guban", partie du nord du pays. Au sud s'étend l'Ogo, vaste plaine cerclée à l'horizon par une ligne bleue gris de ciel.

Le sol de cette immense plaine serait fertile si les pluies y étaient plus fréquentes. Plus loin se déroule le plateau central du "Haud". C'est un désert pierreux et tout à fait dépourvu de sources. A certaine époque de l'année les pâturages excellents y attirent les Somalis. Ils n'ont là d'autre boisson que le lait de leurs chamelles. Ces animaux peuvent paître deux mois sans boire.

* * *

En somme, à part les crêtes boisées des Gallis, l'Ogaden près de l'Abyssinie, la vallée du Nugal à l'est et quelques autres places privilégiées, le Somaliland est un pays pauvre et désolé. Le manque de pluies régulières et de cours d'eau rend la culture presque impossible. Pour la même raison les pâturages sont rares. Le Somali ne vit et ne peut vivre que de son troupeau, aussi est-il toujours en quête de pâturages. Voilà pourquoi il est nomade et si pauvre.

LE CLIMAT

Au point de vue du climat, il faut considérer trois zones : 1o la côte, 2o les hauts plateaux, 3o la déclivité sud vers la rivière Shabelleh.

Sur la côte il fait très chaud. La température varie entre

28° et 43° à l'ombre. Les mois les plus pénibles sont mai et septembre quand le soleil passe au zénith et qu'il n'y a que très peu de brise due au changement de mousson.

Sur les hauts plateaux le froid est très rude pour ces pays. Le thermomètre descend à 5°. Même on y rencontre parfois la glace. Au milieu du jour on a 21° sous la tente.

Sur le Webi Shabelleh, dit-on, la température, en septembre, est chaude et insupportable. En général les nuits sont froides.

Le climat du Somaliland est sain à cause de la sécheresse. Mais il est difficile d'éviter quelques fièvres. Les indigènes y sont sujets aussi bien que les Européens.

ÉTAT ACTUEL DE LA MISSION

Mgr Lasserre, de sainte mémoire, a doté la station de Berbera de deux corps de bâtiments, l'un pour les Pères, l'autre pour les Sœurs, outre une petite église très convenable.

Ces constructions ont été adaptées aux exigences du climat par les RR. PP. Evangéliste et Cyprien. Malheureusement l'emplacement cédé par le gouvernement n'est pas des mieux choisis. On y est exposé à l'humidité et aux émanations morbides de la ville indigène. Le *korif* accumule plus d'un mètre de sable fin devant nos maisons. Sans une dépense annuelle de 150 fr. pour le retirer, la Mission finirait par être ensevelie sous une épaisse couche de sable. Malgré nos efforts nous enfonçons insensiblement. Dans quelques années la Mission se verra obligée de surélever ses constructions ou changer de place.

Nous entretenons
sous la surveillance
franciscaines
enfants sont
Quelques-uns
obtiennent des
sionnaire ; mai
Aussi avons-nous
nos jeunes gens
le gouvernement
Nous enseignons
livres composés
nous cette langu
singulièrement
nous en féliciter
Les enfants, en
selon leur sexe. J
l'imprimerie dont

Nous avons des
dirigé par les Sœ
missionnaire. No
se présentent. Cel
et de temps. Mai

* *

Nous entretenons deux orphelinats. Les garçons sont sous la surveillance d'un Père et d'un Frère. Cinq religieuses franciscaines sont chargées de l'éducation des filles. Ces enfants sont entièrement à la charge de la mission. Quelques-uns apprennent l'anglais. Par ce moyen ils obtiennent des emplois et cessent d'être à la charge du missionnaire ; mais ils sont bien exposés à perdre leur âme. Aussi avons-nous ralenti l'étude de l'anglais pour laquelle nos jeunes gens avaient un véritable engouement. Du reste le gouvernement ne nous aide point.

Nous enseignons à lire et à écrire le somali au moyen de livres composés et imprimés par les missionnaires, car avant nous cette langue n'était point écrite. Ce progrès facilite singulièrement l'étude de la religion. Nous n'avons qu'à nous en féliciter.

Les enfants, en outre, s'exercent à des travaux manuels selon leur sexe. Les garçons les plus aptes font fonctionner l'imprimerie dont il nous reste à perfectionner le matériel.

* *

Nous avons deux dispensaires : l'un pour les femmes, dirigé par les Sœurs, l'autre pour les hommes, confié à un missionnaire. Nous y soignons gratis tous les malades qui se présentent. Cela occasionne une grande dépense d'argent et de temps. Mais, c'est par la charité que le missionnaire

gagne de l'influence auprès des indigènes. Il y a trois ans, nous avons agrandi ces dispensaires et diverses autres dépendances de la mission.

Les circonstances nous ont obligés aussi à construire trois maisons sur un terrain attenant à la Mission. C'est là que se réunissent nos jeunes chrétiens de passage, ou les jeunes employés du Gouvernement. Les nouveaux mariés y trouvent aussi un asile assuré et peu coûteux en attendant qu'ils puissent pourvoir par eux-mêmes à leur logement. Bientôt nous serons obligés d'ajouter encore d'autres chambres. C'est un lieu de salut pour nos convertis. Il est presque impossible à des jeunes gens de rester longtemps bons chrétiens s'ils séjournent au milieu de la corruption de la ville.

Nous avons, il y a quatre ans, réussi à pénétrer dans la jungle somali. D'abord nomades à la façon des habitants, nous fûmes obligés de nous fixer dans une vallée appelée Shimbiraleh. Cette nouvelle station a été placée sous le patronage de Notre-Dame de l'Assomption par Mgr Clark. Pendant trois années nous vécûmes là sous la tente. Nous célébrions les saints mystères en plein air. Puis une tente fut érigée en église, grâce à la générosité des officiers anglais de l'expédition. Notre campement était entouré d'une "zariba", c'est-à-dire d'une haie d'épines suivant l'habitude des Somalis. Cette *zariba* était divisée en plusieurs quartiers. L'un était occupé par les filles et deux religieuses ; l'autre par les garçons et les Pères. Au milieu était parqué le troupeau. Fréquemment les fauves sautaient dans cette dernière section à la grande terreur des deux pauvres Sœurs.

L'année d
direction du
en briques
Sœurs et les
C'était de to
bées en loqu

Les garçor
les Pères sou
jeunes filles,
rares excepti
et même qua
leur enseign
suivent un c

Leurs occu
Mais les prin
les travaux a
la chaux, etc.

Nous avon
Marguerite ;

BIEN SPIRIT

Dans les pa
sont nulles, ou
d'étonnant si
présent qu'un

Néanmoins
lier de baptêm

L'année dernière, à Shimleivaleh, nos jeunes gens, sous la direction du missionnaire, ont construit une petite église en briques sèches. Cette année-ci, ils ont élevé pour les Sœurs et les jeunes filles une maison assez confortable. C'était de toute nécessité ; nos tentes en étoffe étaient tombées en loques.

Les garçons logent toujours sous la voûte des cieux et les Pères sous une hutte somalie. Les enfants, jeunes gens et jeunes filles, se préparent tous à être chrétiens. Sauf de rares exceptions, nous exigeons un catéchuménat de trois et même quatre ans avant de les admettre au baptême. On leur enseigne à lire et à écrire le somali ; quelques-uns suivent un cours d'anglais.

Leurs occupations matérielles s'étendent un peu à tout. Mais les principales sont : la garde et l'élevage du troupeau, les travaux agricoles, le moulage des briques, la cuisson de la chaux, etc.

Nous avons un embryon de village chrétien, Sainte-Marguerite ; il compte déjà quatre familles.

BIEN SPIRITUEL OPÉRÉ JUSQU'ICI ET ESPÉRANCES POUR
L'AVENIR

Dans les pays musulmans, les conversions au catholicisme sont nulles, ou bien s'opèrent très lentement. Donc rien d'étonnant si l'Évangile au Somaliland n'a recueilli jusqu'à présent qu'un petit nombre d'adhérents.

Néanmoins les missionnaires ont pu faire près d'un millier de baptêmes *in articulo mortis*.

En l'espace de huit années, ils ont opéré 180 conversions. Il ne reste qu'une centaine de chrétiens. Le déficit est dû à la mortalité qui, à une époque, a été effrayante.

Actuellement nous entretenons dans nos deux stations 164 enfants somalis, garçons et filles. Ces enfants nous encouragent beaucoup par leurs excellentes dispositions morales et leur intelligence.

Depuis trois ans, nous avons béni neuf mariages. Malheureusement la mort en a déjà moissonné trois avec leurs enfants. Les Somalis deviennent d'excellents chrétiens qui nous donnent pleine satisfaction. Notre vénéré vicaire apostolique a remporté de sa première visite, en mars, la meilleure impression, et pour aider cette fière et superbe race du désert à secouer l'empire de satan, il veut placer le Somaliland sous la protection du grand saint Michel archange.

* * *

Parmi les jeunes Somalis élevés à Aden jadis, il y a eu malheureusement quelques défections. Le fait n'est que trop facile à expliquer : tout jeune converti, obligé par son emploi de vivre près de mauvais chrétiens ou d'être en contact continu avec des musulmans, courra toujours les plus grands risques.

Il faudrait bien se garder d'accuser le Somali de trop d'inconstance. Nous avons vu des Européens arriver fervents catholiques dans ces pays, et en moins d'une année abandonner complètement leurs devoirs de chrétiens et incliner vers l'apostasie. Les dispositions des Somalis donnent les

plus sérieux
plusieurs fa
Par malheur
gens. Nos
regrettable

Les adultes
les enfants
Leur conversion
sacrifices qu
sent en leur
ques malgré

Enfin, de
doce s'étant
avons ouvert
élèves choisis
ils n'ont qu
conversion c

Les Somali
péens et leur
les mensonges

Ces mêmes
littoral la c
Somalis port

A Berbera,
malheureusement
toujours été

plus sérieuses espérances pour l'avenir. En ce moment-ci plusieurs familles sollicitent la grâce de se joindre à nous. Par malheur il faudrait aider matériellement ces pauvres gens. Nos ressources ne le permettent pas. C'est bien regrettable !

Les adultes nous donnent encore plus de consolation que les enfants élevés à la Mission durant de longues années. Leur conversion est plus sérieuse. Ils savent apprécier les sacrifices que les missionnaires et leurs bienfaiteurs s'imposent en leur faveur. Plusieurs tribus nous sont sympathiques malgré les calomnies répandues contre nous.

Enfin, depuis longtemps, un souffle de vocation au sacerdoce s'étant fait sentir parmi nos jeunes Somalis, nous avons ouvert un petit séminaire tout dernièrement. Cinq élèves choisis étudient le latin avec succès. Pour l'instant ils n'ont qu'un désir : devenir prêtres pour travailler à la conversion de leur cher pays.

OBSTACLE AUX CONVERSIONS

Les Somalis ont d'étranges préventions contre les Européens et leur religion. Les mauvais exemples des blancs et les mensonges des arabes fanatiques en sont cause.

Ces mêmes Arabes entretiennent dans les bourgades du littoral la corruption et un degré de fanatisme que les Somalis portés à l'indifférence n'auraient peut-être point.

A Berbera, le quartier le plus rapproché de la Mission est malheureusement occupé par une tribu arabisée qui nous a toujours été hostile. Ces mécréants ont détourné beaucoup

de parents qui voulaient nous confier leurs enfants. Les derviches de ce clan ont amené à leurs idées une section d'une autre tribu. Tous ces fanatiques sont secrètement amis du Mullah. Dans l'ombre ils prêchent la révolte contre le gouvernement anglais qu'ils abhorrent. Naturellement la mission en souffre. En plusieurs circonstances, nous avons dû, pour calmer la fureur de ces sauvages, nous prévaloir de notre nationalité française.

* * *

Nous avons parlé de l'extrême attachement du Somali pour sa tribu. Il lui est pénible d'abandonner la religion de ses compatriotes et, quand il sera chrétien, sa plus grande peine sera de ne pouvoir satisfaire les exigences des gens de son clan qui viendront l'importuner.

Parmi nos jeunes gens occupant des emplois du gouvernement, très peu résistent à la tentation de donner en entier à leurs proches leur paye mensuelle, tandis qu'eux, en leur qualité de chrétiens, ne recevront jamais rien de leurs parents musulmans.

* * *

Le respect humain est aussi un obstacle aux conversions. Tout ce qui n'est pas musulman est appelé ici *kofri, gal*, ce qui signifie " infidèle, païen ". Un Somali craint par-dessus tout de s'entendre appeler ainsi. S'il se fait chrétien, il acceptera courageusement la persécution ouverte ; il se

résignera
compatri

Tous le
par l'Isa
religieuse
façon sat
paraîtraie
chrétienn
choses. Ce
où la vie
calomnie

L'esprit
s'astreindr
actes, dan
pèse. Il a

Quelque
droits sur
Les mécha
tretienr ces

Nous tra
conscients
par leurs c

Dans tou
civile a par
tement par
musulman.
mais cela n

résignera moins facilement aux petites railleries de ses compatriotes.

Tous les vices, toutes les passions sont, on le sait, flattés par l'Islam ; certains méfaits sont même colorés d'une teinte religieuse. Puis les marabouts ont à cœur d'expliquer d'une façon satisfaisante les principes de morale du Coran qui paraîtraient à certains encore trop austères. La religion chrétienne est donc mal venue à contrarier un tel état de choses. Cet obstacle, en général, est moindre dans l'intérieur où la vie est simple et austère ; mais la défiance et la calomnie nous y ont précédés.

L'esprit d'indépendance du Somali ! Il lui est dur de s'astreindre à un règlement, de mettre de l'ordre dans ses actes, dans sa vie. Un long séjour sous l'obéissance lui pèse. Il a hâte de ressaisir sa liberté.

Quelques chefs de famille craignent de perdre leurs droits sur leurs enfants en les laissant devenir chrétiens. Les méchants et les fanatiques ne dédaignent point d'entretenir ces préjugés pour épouvanter les simples.

* * *

Nous traversons une période malheureuse. Les indigènes, conscients de la frayeur qu'ils causent au gouvernement par leurs cris de révolte, sont d'une insolence sans bornes.

Dans tout conflit entre chrétien et musulman, l'autorité civile a parfois l'impardonnable faiblesse de prendre injustement parti pour le musulman, uniquement parce qu'il est musulman. On appelle cela de la politique de conciliation ; mais cela ne fait qu'accroître les troubles.

Avec ce système on est arrivé à empêcher les parents de nous confier leurs enfants pour les civiliser. Un enfant qui veut venir chez nous est d'abord obligé de se présenter devant l'officier du district. Celui-ci interroge d'abord les *Aquils* (fanatiques musulmans) et leur demandent s'ils consentent à son entrée chez nous. Bien qu'ils n'aient rien à voir dans la question, les *Aquils* répondent toujours : " Non ". Si l'enfant insiste, le juge européen, l'homme civilisé, le menace du fouet. Quant aux parents, les barbares *Aquils* s'en chargent. Sans aucune protestation de la part du juge, ils les entraînent brutalement dehors, où on les accable d'injures et de sévices, pour les guérir de leur sottise de s'approcher de l'Évangile civilisateur.

DIFFICULTÉS MATÉRIELLES QUE RENCONTRE LA MISSION

Nous sommes anxieux sur les moyens à prendre pour assurer l'existence à nos jeunes gens et jeunes filles.

Les emplois du gouvernement, nous l'avons dit, sont excessivement dangereux pour leur foi. D'ailleurs, ces emplois ne sont accessibles qu'à un petit nombre, et souvent on préfère à nos élèves des musulmans moins instruits et surtout moins honnêtes.

Les métiers lucratifs sont accaparés par les Arabes, les Indiens, les Banians. Et en-dehors de la ville tous les métiers deviennent inutiles. Que produiraient-ils en effet ? Le Somali ne mange point de pain, ne bâtit point de maison, n'a pas besoin de meubles, ne se sert d'aucun outil si ce n'est une petite hache primitive. Il fabrique lui-même ses

sandales et, avec une épine de mimosa, il coud son vêtement.

Nous avons cru trouver une solution dans l'agriculture. A cette heure-ci nous connaissons mieux le pays, nous avons parcouru les immenses plaines sans eau ; nous avons vu les saisons s'écouler sans pluie, puis subitement des tornades inonder le pays, puis la sécheresse reparaître de nouveau.

Quand, au prix d'efforts inouïs, on a pu vaincre les principales difficultés et que l'on se flatte enfin de l'espoir d'une bonne récolte, parfois des nuées de criquets arrivent. En un instant tout est dévoré. C'est la ruine complète.

Les indigènes, pour vivre, s'adonnent à l'élevage et il nous reste, en attendant mieux, à conseiller à nos jeunes chrétiens d'imiter leurs compatriotes, bien que les résultats de l'élevage soient misérables. La grosse difficulté, c'est que la Mission doit doter entièrement les jeunes ménages, leur fournir les têtes de bétail et tous les accessoires. Or l'expérience nous a montré qu'on ne peut établir une famille en dépensant moins de 1,500 francs.

A ces frais renouvelés de temps à autre, si l'on joint 42,000 francs que réclament nos deux stations du Somaliland pour leur entretien annuel, on serait tenté de découragement. Les vivres et tous les objets nécessaires à la vie sont d'un prix exorbitant. La cause en est que tout est importé ici, excepté la viande.

Il y a bien d'autres obstacles : difficulté des communications, impossibilité de s'approvisionner dans l'intérieur, mauvaise foi des musulmans... etc.

COMMENT VAINCRE TOUTES CES DIFFICULTÉS

Il y a un ordre de difficultés qui ne peuvent être surmontées que par la patience, le temps, l'exercice de la charité et la protection du ciel, comme dans toutes les Missions. Le reste trouvera une solution dans les relations plus ou moins amicales que les missionnaires sauront garder avec les tribus et le gouvernement.

Quand un fonctionnaire civil néglige trop la justice et l'appui qu'il doit aux pionniers de la civilisation chrétienne, il reste à ceux-ci la faible ressource de se défendre honnêtement et loyalement. Tous les vrais *gentlemen* qui ont toujours eu pour nous la plus chaude sympathie nous ont donné de précieux avis sur ce point.

* * *

Nous aurions grandement besoin d'obtenir de larges concessions de terrain pour y fixer nos colonies chrétiennes. Mais le gouvernement n'a pas encore jugé à propos de faire des concessions à l'intérieur du pays. On n'a pas même la faculté de traiter avec les tribus. Il serait, du reste, très imprudent de le faire. Les musulmans ne se croient pas obligés à tenir leurs engagements vis à vis des Européens, quand bien même ils en auraient perçu les bénéfices.

La Mission, dans les commencements surtout, doit prendre la place de la *tribu*. Elle doit, dans la mesure du possible, se montrer charitable envers le jeune chrétien plus que

ne l'est son clan. Quand les fidèles seront nombreux, le fardeau sera plus léger. Ils s'entraideront suivant leurs usages, alors consacrés par la charité chrétienne. Le prêtre leur enseignera à pratiquer surnaturellement cette loi de solidarité si ancrée chez eux.

Nous avons dit que les fanatiques, encouragés par la faiblesse de l'autorité, cherchent à fermer aux Somalis l'entrée de la Mission. Malgré cela nous avons autant d'enfants que nous pouvons en élever. Et toutes les fois qu'on a voulu nous persécuter à ce sujet, nous avons vu nos catéchumènes augmenter en nombre et en ferveur. Le Seigneur a ses heures de grâce ! La présence de nouveaux ouvriers évangéliques se fait désirer. Bientôt nous devons songer à la fondation d'un nouveau poste, or, nous ne sommes pas même assez nombreux pour les œuvres existantes.

* * *

Les qualités spécialement requises pour un missionnaire dans ce pays-ci sont la jeunesse et la santé, car la vie y est fort pénible, puis le zèle, la patience, la prudence, le sang-froid. Il sera parfait si à toutes ces vertus il ajoute quelques connaissances en médecine.

Les Frères qui veulent prêter leur charitable concours aux prêtres, devraient au moins connaître le jardinage, la menuiserie et la cuisine ; mais tous les métiers peuvent trouver ici leur application. Le missionnaire doit tout créer, mettre la main à tout, se tirer d'embaras tout seul, et, quand il veut être aidé, il faut d'abord qu'il enseigne. Mais

quoi de plus précieux pour nos jeunes chrétiens que de posséder dans les missionnaires des maîtres aptes à les former aux différents travaux utiles à leur existence ?

Par ce rapide aperçu, on voit combien nous avons besoin de la sympathie et des prières de nos bienfaiteurs.



A

Voyages
les F
Pa

RE

Sur les no
tion du Sain
Liber mann,
annaliste de
d'un vif inté
verra par ces
tention. La
bras pour la
Maître de
ouvriers ; pri
leurs labours

que de pos-
les former

BRÉSIL

rons besoin
s.

A TRAVERS L'AMAZONIE

Voyages des RR. PP. Libermann et Berthon dans
les Rios Negro et Blanco, et des RR. PP.
Parissier et Cabrolié dans le Juruha

RELATION DU R. P. AMET LIMBOUR,

De la Congrégation du Saint-Esprit

AU RIO BRANCO

Sur les notes laissées par quatre missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, les RR. PP. Libermann, Berthon, Parissier et Cabrolié, le R. P. Limbour, annaliste de la même Congrégation, a rédigé une série d'articles d'un vif intérêt. Les Missions amazoniennes sont peu connues. On verra par ces récits qu'elles méritent d'attirer sérieusement l'attention. La aussi la moisson est mûre et serait abondante, si les bras pour la recueillir, étaient plus nombreux. Prions donc le Maître de la moisson de daigner augmenter l'équipe de ses ouvriers ; prions aussi pour les moissonneurs qui consacrent déjà leurs labeurs à ces champs du Père de famille.

I

Amazone et Amazonie.—Comment le Rév. Père Libermann est amené en Amazonie. — Rencontre de Mgr Aguiar et voyage à Manaos. -- Fidèles et pasteurs. — Appel. — Fondation de Teffl.



l'extrémité nord-est du Brésil, entre l'Océan Atlantique à l'Est, les Guyanes et le Vénézuéla au Nord, la Colombie, l'Équateur et le Pérou à l'Ouest, la Bolivie et la province brésilienne de Motto Grosso au Sud, s'étend une immense région six fois grande comme la France et l'Allemagne ; c'est l'Amazonie. Elle mesure plus de trois millions de kilomètres carrés, soit le tiers de l'Europe, qui en compte 10 millions. L'Amazonie comprend deux provinces : celle de Para, capitale Belem ou Para-Belem, et celle de l'Amazone, capitale Manaos. Cette dernière province, qui seule va nous occuper, s'étend du 5° 10 latitude Nord, au 10° latitude Sud, et du 59° au 75° longitude occidentale, méridien de Paris. Elle mesure 378 lieues du Nord au Sud et 400 de l'Est à l'Ouest. Sa superficie totale est de 1,897,020 kilomètres carrés, soit trois fois et demie celle de la France.

Le fleuve des Amazones, le plus vaste cours d'eau du globe, traverse toute cette contrée de l'Est à l'Ouest, sur un parcours de 7,000 kilomètres, recevant sur ses deux rives d'innombrables et immenses affluents, dont l'un des principaux est le *Rio Negro* (*Rivière Noire*) grossi lui-même à environ 300 kilomètres au Nord, du *Rio Branco*, ou *Ri-*

vière Blanche
est assis M
tion. Nous
contre ave
Mais il me
tances qui

Envoyé e
de notre Co
ridionale, je
Cordillère d
tine. Pour
m'embarqua
tale de la pr
tielle de Mg
nommer à l'
Ce prélat
et sa théolog
ment curé c
Costa Maced
parlement, s
nage de gran
et décidé à n
les bienfaits
indiennes réj
sollicitude pa
J'eus bien v

vière Blanche. Au confluent de l'Amazone et du Rio Negro, est assis Manaos, point de départ de ce voyage d'exploration. Nous aurons à remonter le Rio Negro jusqu'à sa rencontre avec le Rio Branco, et celui-ci jusqu'à Boa Vista. Mais il me faut exposer d'abord et le but et les circonstances qui m'ont déterminé à me mettre en route.

* * *

Envoyé en 1893 en qualité de visiteur des établissements de notre Congrégation dans les Antilles et l'Amérique méridionale, je dus passer du Pérou au Brésil, en traversant la Cordillère des Andes, entre Santiago du Chili et l'Argentine. Pour remonter de Buenos-Ayres à Para-Belem, je m'embarquai sur le *Lloyd-Brsilian*, et à Fortaleza, capitale de la province de Cédra, je fis la rencontre providentielle de Mgr da Costa Aguiar, que le Saint-Siège venait de nommer à l'évêché récemment fondé de Manaos.

Ce prélat a fait une grande partie de ses études en France, et sa théologie à Rome. De retour à Para, il fut successivement curé de la cathédrale et vicaire général de Mgr da Costa Macedo, puis, sur un théâtre différent, député au parlement, sous l'empereur Dom Pedro II. C'est un personnage de grande distinction, de vaste science, jeune encore, et décidé à ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer les bienfaits de la religion aux peuplades brésiliennes et indiennes répandues sur l'immense territoire confié à sa sollicitude pastorale.

J'eus bien vite fait connaissance avec Mgr Aguiar. Il se

rendait précisément à Manaus pour prendre possession de son siège épiscopal, ou plutôt pour fonder son nouveau diocèse. Il m'invita gracieusement à l'accompagner et à assister à la cérémonie de son installation. L'invitation fut acceptée.

* * *

A Manaus, toute la population était sur pied pour accueillir, comme en triomphe, son évêque vénéré. Les autorités, les corporations, les députations des villes voisines, celles des rios, du *Madeira*, du *Rio-Negro*, du *Coari*, du *Purus*, etc., bannières au vent. Mais, hélas ! dans ce cortège si nombreux, mes regards étonnés cherchaient en vain les membres du clergé. Pour une population de 50,000 âmes à Manaus, deux prêtres seulement, et pour le reste de l'Amazonie cinq ou six circulant dans ces immenses régions !

A Manaus cependant, je fis la connaissance d'un prêtre français fort distingué, M. le chanoine Dupuis, curé de Teffi. Dans de longs entretiens, il me fit part de l'abandon absolu des tribus indiennes. Personne, depuis deux cents ans, ne s'occupe de ces infortunés ; pas de missionnaires pour les évangéliser, les baptiser, les sauver !

Profondément ému de tout ce que j'avais vu et entendu, je promis à Mgr Aguiar de faire tout ce qui dépendrait de moi pour procurer des ouvriers évangéliques à ces populations délaissées.

De retour en Europe, j'adressai un chaleureux appel au clergé portugais : ce fut, hélas ! sans succès ! En France non plus le vent ne soufflait pas vers ces régions. Les idées et

les cour
trême-C
aux Inc
pagatio
bulletin
lecteurs
battu p
En 1
essayer
tugal, l'
suite un
Rome, p
supplier
laissées,
où Mgr
L'appel
la deman
nouvelle
Malgr
de cette
sieurs Pè
notre pro
toute la
fonder b
du Javar
fiât aux s
l'église d

les courants apostoliques se tournaient d'abord vers l'Extrême-Orient, puis vers l'Afrique ; personne ne songeait aux Indiens de l'Amazone ! Jamais les *Annales de la Propagation de la Foi*, ni celles de la *Sainte Enfance*, ni le bulletin des *Missions catholiques* n'en ont entretenu leurs lecteurs. Jamais, depuis deux siècles, un cœur d'apôtre n'a battu pour eux.

En 1896, Mgr Aguiar vint lui-même en Europe pour essayer de recruter des collaborateurs. Il parcourut le Portugal, l'Italie, la France, hélas ! sans pouvoir entraîner à sa suite un seul prêtre. Dans cette détresse, il m'écrivit, de Rome, pour me rappeler nos entretiens de Manaos et me supplier de plaider sa cause et celle de ces populations délaissées, auprès de notre congrégation. C'était au moment où Mgr Le Roy venait d'être placé à la tête de l'Institut. L'appel de Mgr Aguiar l'émut. Le Saint-Siège ayant appuyé la demande de l'évêque, toute hésitation cessa, et la mission nouvelle fut résolue.

Malgré mes soixante-sept ans, je m'offris pour m'occuper de cette fondation, et je retournai en Amazonie avec plusieurs Pères et Frères. Nous convînmes d'asseoir à Manaos notre première communauté, qui servirait de procure à toute la mission, aux établissements que j'avais en vue de fonder beaucoup plus haut, en faveur des Indiens du Japura, du Javary, de l'Ica, etc. J'obtins de Mgr Aguiar qu'il confiât aux soins des missionnaires chargés de cette procure, l'église de Saint-Sébastien.

* * *

Laissant donc là trois Pères et un Frère, je continuai ma route avec trois autres à la recherche d'un endroit propice aux vues de la divine Providence. Notre confiance ne fut pas déçue. Notre *Sítio* s'élève sur un coteau qui domine l'Amazone (appelé dans ces hauteurs *Solimoes*), en face de l'embouchure du *Teffi*, à peu de distance de la petite ville de ce nom, et vis-à-vis de l'une des bouches principales du Japura. Là passent les lignes de bateaux à vapeur qui montent et descendent l'Amazone ; en toute saison, les eaux ont assez de fond pour permettre l'accès des bateaux jusqu'au bord de la propriété. Déjà une maison s'élève, assez grande, avec une chapelle, pour recevoir les enfants indigènes et les former aux habitudes chrétiennes, aux cultures et aux métiers du pays. Après les enfants vont venir les jeunes gens de Japura, des Miranhas et d'autres Indiens. Notre *Sítio* est à trois cents lieues en amont de Manaos, ville qui est elle-même à quatre cents lieues de l'Atlantique.

Pendant que nous défrichions la forêt vierge pour lui arracher notre pain quotidien, deux Pères portaient aux populations de Jurua les secours spirituels.

Peu après, nous partions, le Père Berthon et moi, pour remonter le Rio Negro et le Rio Branco dans les circonstances que je vais raconter.

En même temps, c'est-à-dire en l'espace d'environ six mois, les Pères de la nouvelle mission ont administré plus de mille baptêmes, réhabilité deux cents mariages, confirmé plus de huit cents fidèles. Ici, en effet, l'évêque, ne pouvant suffire à confirmer par lui-même, a reçu des pouvoirs de Rome pour déléguer à ses prêtres la faculté d'administrer

le sacre
aux comm
approxima
se vérifie
dante, il n'y
vera-t-il do
cœurs vaill
pour venir
Jésuites, des
et relever d

Il est un a
l'instrument
tions et pro
Indiens du
Pirès Ferrein
ans à ce po
éminent. Tra
supérieure, a
vices publics
saires.

“ Ce n'est p
sages, où il tr
misérablement
pas par le fer
nous nous les
une influence

le sacrement de Confirmation. Quant aux confessions et aux communions, il serait difficile d'en fournir un chiffre approximatif. Nulle part au monde plus qu'en ce pays ne se vérifie la parole du Sauveur : " La moisson est abondante, il n'y manque que des moissonneurs ! " Ne se trouvera-t-il donc pas parmi les lecteurs de ces lignes quelques cœurs vaillants et vraiment remplis de l'esprit apostolique pour venir continuer les travaux jadis si féconds des Jésuites, des Carmes, des Franciscains des siècles précédents, et relever de leurs ruines leurs missions désolées ?

* * *

Il est un autre personnage qui, avec Mgr Aguiar, a été l'instrument de la Providence pour favoriser nos explorations et promouvoir l'œuvre de Dieu près de ces pauvres Indiens du Rio Branco, c'est Son Excellence le Dr Fileto Pirès Ferreira, gouverneur de l'Amazonie. Nommé à trente ans à ce poste élevé, il y a révélé des qualités d'un ordre éminent. Travailleur infatigable, servi par une intelligence supérieure, administrateur distingué, il porta dans les services publics les réformes et les perfectionnements nécessaires.

" Ce n'est pas à coups de fusil, dit-il dans un de ses messages, où il traite du malheureux état des Indiens exploités misérablement par les Brésiliens et les étrangers, ce n'est pas par le fer et le feu que nous civiliserons ces peuples, que nous nous les attacherons. Il faut pour cela avoir recours à une influence supérieure et véritablement moralisatrice.

Cette influence, nous ne la trouverons que dans l'Évangile et dans l'Église catholique ; ce sont donc les missions parmi les Indiens qu'il importe de multiplier et de favoriser ”.

On comprend qu'avec un chef animé de pareils sentiments, il nous ait été facile de nous entendre. Aussi, dès notre premier entretien, en novembre 1897, le Dr Fileto Pirès me pressa-t-il d'entreprendre au plus tôt une mission indienne au Rio Branco.

“ — Pourquoi, me dit-il, ne feriez-vous pas une excursion sur ce fleuve ? Vous seriez ensuite plus à même de plaider cette cause et de m'aider à la gagner auprès de Mgr LeRoy, que je me propose de voir à ce sujet lors de mon prochain voyage à Paris.

“ — Je ne me refuse pas de faire cette exploration, si Votre Excellence m'en facilite les moyens.

“ — Qu'à cela ne tienne, je m'en charge volontiers ”.

Après son message au Congrès, fin janvier 1898, il me manda en effet qu'un bateau à vapeur était à ma disposition pour remonter le fleuve.

Je ne demandai que le temps nécessaire pour faire revenir de Manacapuru le Père Berthon, qui devait m'accompagner, et le départ fut décidé pour la fin de la semaine.

Le R. P. Barthon à Manacapuru. — La partenza. —

Le Rio Negro

Manacapuru est l'une des plus coquettes cités du Solimaes, nom que prend le fleuve des Amazones en amont de Manaos. Elle possède une église toute neuve, quatre écoles et 3,000 habitants — 3,000 habitants sans prêtre.

Mgr l'é
pour y cé
Nazareth.
plus enth
s'ouvre e
affluence
chante les
la fête arr
que, feu d
qui furent
Quand t
la famille
des rumeu
Belmont !
mandant c
dont il est
“ Le Gor
le P. Belm
retrouve, q
porte imme
A cette r
rienne. “
d'ordres si
pouvait êtr
Et un im
dant jusqu'
l'irruption
festin. Le P
à tergiverse

Mgr l'évêque de Manaos y avait envoyé le P. Berthon, pour y célébrer, le 2 février, la fête de Notre-Dame de Nazareth. Le Père fut accueilli avec les démonstrations les plus enthousiastes. Une neuvaine préparatoire à la fête s'ouvre et se continue chaque soir avec une grande affluence de fidèles. On fait les prières en commun, on chante les litanies, le confessionnal est assiégé. Le jour de la fête arrive : grand'messe en musique, procession magnifique, feu d'artifice. Puis eut lieu la cérémonie des baptêmes qui furent nombreux.

Quand tout fut terminé, le Père venait de se retirer dans la famille de la petite Maria, lorsqu'on entendit, au milieu des rumeurs confuses de la rue, le cri retentissant : *Padre Belmont ! Padre Belmont !* C'était la grosse voix du commandant de l'avis, envoyé à la recherche du P. Berthon, dont il estropiait ainsi le nom.

“ Le Gouverneur, ajouta-t-il, me dépêche pour chercher le P. Belmont par terre et par eau ; il faut que je le retrouve, que je lui remette ce pli en mains et que je l'emporte immédiatement à Manaos ! ”

A cette nouvelle, grand émoi de la population manacapurienne. “ Qu'était donc ce P. Belmont, ou Berthon, objet d'ordres si pressants de la part du Gouverneur ? Ce ne pouvait être qu'un haut personnage, ou un fieffé coquin. ”

Et un immense remous de population refoule le commandant jusqu'à la maison du Père. Ici, grande stupéfaction à l'irruption plutôt qu'à l'entrée du héraut dans la salle du festin. Le Père lit tout haut le pli mystérieux. Il n'y a pas à tergiverser. Adieu, chers et hospitaliers Manacapuriens !

Dieu bénisse le petit Gaspardo et la petite Maria et vous
ous. Et partons !”

La fanfare entonne la *Marseillaise*, et c'est aux accords
de ses notes patriotiques que le P. Berthon se rend à l'église.
Dans un petit tabernacle, capitonné de soie blanche, il
emporte la sainte réserve qu'il n'a pas eu le temps de con-
sommer. Revêtu du surplis et de l'étole, il transporte pro-
cessionnellement son dépôt sacré de l'église à l'avis. Toute
la population, des cierges à la main, fait cortège au Saint
Sacrement ; la fanfare remplace la *Marseillaise* par de
pieux *andantes* ; à bord le salon de l'avis est transformé
en sanctuaire où deux cierges brûlent devant le Saint
Sacrement.

Remonté sur le pont où déjà le capitaine donne les ordres
du départ, le P. Berthon fait ses adieux. Le docteur Alencar
au nom de la cité, lui adresse les plus touchants remercie-
ments, qui sont couronnés par des accolades sans fin : acco-
lade au surintendant du Municipi, accolade au juge de
droit, au docteur Alencar, au senhor João Faria, organisa-
teur de la fête. . . Puis ce fut le tour des commerçants les
plus notables, parmi lesquels les juifs ne furent pas les
moins démonstratifs. Comme toutes les cités du Haut et du
Bas Amazone, Manacapuru en compte, en effet, un grand
nombre ; et, à défaut de synagogues, ils ne se font point
scrupule de prendre part, avec le reste de la population, à
nos fêtes chrétiennes.

Cependant la machine a sifflé ; la fanfare entonne une
dernière fois la *Marseillaise* qu'accompagnent les vivats
alternés de la côte et du pont du bateau :

“ — Viva
ritu Santo !

“ — Viva

Tout dispar
son surplis po
Sacrement.

Le vendred

Le lendema
lorsque, racont
du dehors.

J'ouvre inco
haute taille, b
quelque peu h
avec la casque
accent trahit l'

“ — Ze souis
Mossiou Livren

“ — Oui, com

“ — Ecco ! K
Carracaray et d

“ — Bon ! Et

“ — Ce soir à

“ — Mieux va

“ — Fort bien
ver une bonne t
pour le Rio Bran

“ — *Viva O Padre Luiz ! Viva O Congregacao de Spiritu Santo !* ”

“ — *Viva Manacapuru ! Viva Brazil !* ”

Tout disparaît enfin à l'horizon, et le P. Berthon reprend son surplis pour retourner en adoration devant le Saint Sacrement.

Le vendredi soir, 4 février, il arrivait à Manaos.

* * *

Le lendemain, nous hâtons nos préparatifs de départ, lorsque, raconte le R. P. Libermann, je m'entends interpellé du dehors.

J'ouvre incontinent, et me voici en face d'un gaillard de haute taille, barbe noire et touffue, regard énergique et quelque peu hâbleur, tournure assez singulière contrastant avec la casquette galonnée qui lui couvre le chef. Son accent trahit l'Italien :

“ — *Ze souis o commandante Galozzi, me dit-il ; c'est vô Mossiou Livremann ?* ”

“ — Oui, commandant, que me voulez-vous ? ”

“ — *Ecco !* Fileto me charge de vous remonter jusqu'à Carracaray et de vous fournir tout pour ce voyage.

“ — Bon ! Et quand partons-nous ? ”

“ — Ce soir à 4 heures.

“ — Mieux vaut remettre le départ à lundi.

“ — Fort bien ! Voilà qui me donnera le temps de trouver une bonne *tripulaçao* (équipage) et le *pratico* (pilote) pour le Rio Branco que je ne connais pas. ”

Une lettre du président nous donne au sujet du voyage toute assurance. " Galozzi a son entière confiance ; il nous conduira sur le vapeur l'*Antaz*, aussi loin que l'eau le lui permettra, au-dessus des *Rapides*, il a ordre de prendre les embarcations nécessaires pour continuer jusqu'à Boa Vista ; il pourvoira à tous nos besoins ; je contresignerai les comptes ".

* * *

Le dimanche, nous nous partageons le Saint Ministère, à Manaos et à Sao Raymondo.

Le lundi, nos préparatifs sont terminés. Nous avons acheté au compte du Gouverneur certains objets d'habillement et de clinquant auxquels les Indiens sont toujours sensibles : nous avons bouclé nos malles et nous voici embarqués avec nos bagages à bord de l'*Antaz*.

Un instant après arrive Galozzi au comble de l'émotion. A peine peut-il s'exprimer :

" — Très emb...arrassé, s'écrie-t-il ! *Vô volé sahir* (partir), *Padre Livremann* ?... *Vô volé sahir*... Fileto m'a dit : " *Si vô volé sahir, sahiremos* (nous partirons). "

" — Mais, commandant, vous connaissez les ordres de Son Excellence ?

" — Alors, *sahiremos* !

" — Mais, qu'y a-t-il donc de nouveau qui vous embarrasse tant ?

" — Voilà !.. Cette maudite *alfandega* (douane) !.. C'est 20 *contos* (20,000 francs) qu'il faudra verser, si nous

partons ce
" Si *Padr*
20 *contos*. "

Pour cor
mandant C
dépend pas
l'Administ
réciproques
Or, ce mêm
bravé la do
dre du Gou
chasse à u
saisir, alors
nières lui a
pincé son h
Il était six l
menaçait. I
donne ordre

" — Je pe

Puis, aprè

" — Galo:

ce soir, il le

vous de façc

" — Quoi,

vie. Nous p

bastiaô. "

Le lendem
nouveau sur
règle avec la

partons ce soir !.. *sahiremos, si vô volé*. Fileto me disse :
“ Si *Padre Livremann volé, sahiremos* ”, et il paiera les
20 *contos*.”

Pour comprendre les embarras du Dr Fileto et du commandant Galozzi, il faut savoir qu'au Brésil la douane ne dépend pas du gouvernement provincial, mais appartient à l'Administration centrale. De là, des conflits, des amendes réciproques, des exigences et des susceptibilités continuelles. Or, ce même *Rio Autaz* avait à son passif d'avoir déjà bravé la douane, en sortant du port sans son visa, sur l'ordre du Gouverneur. “ C'était, cependant, pour donner la chasse à un insigne faux monnayeur qu'il importait de saisir, alors que le temps requis pour les formalités douanières lui aurait laissé tout loisir d'échapper. Galozzi avait pincé son homme. Cette fois, il voulait encore passer outre. Il était six heures du soir ; une amende de 20,000 francs le menaçait. Il recourt au Gouverneur qui, dans son dépit, lui donne ordre de lever l'ancre, malgré la douane.

“ — Je paierai les 20 *contos* ! dit-il, mais partez ”.

Puis, après un moment de réflexion, il se ravisa :

“ — Galozzi, dites au P. Libermann que, s'il veut partir ce soir, il le peut ; je verserai les 20 *contos*. Sinon, arrangez-vous de façon à partir demain, à dix heures au plus tard.

“ — Quoi, dis-je, une amende de 20 *contos* ! Jamais de la vie. Nous partirons demain. Retournons coucher à S. Sebastião. ”

Le lendemain, mardi, à neuf heures, nous sommes de nouveau sur l'*Autaz*. Galozzi a eu le temps de se mettre en règle avec la douane.

A dix heures, la sirène fait retentir son sauvage beuglement ; cette fois nous partons.

Adieu Manaos et en avant sur le *Rio Negro*, vers le *Rio Branco*.

*
* *

L'*Autaz* sort fièrement du port de Manaos, rasant les grands vapeurs qui remontent et descendent l'Amazone : le *Purus*, le *Belun*, le *Teffé*, etc., croisant de nombreux canots, des embarcations de tout genre qui sillonnent les eaux noires et tourmentées du *Rio Negro*. Nous contourçons la rade et passons devant le lazaret, qui occupe l'un des points les plus élevés et les mieux aérés de la rive gauche du fleuve. Le P. Berthon et moi l'avons visité à notre arrivée à Manaos, en mai 1897. Il regorgeait alors de varioleux et grande était la mortalité. Les pauvres Sœurs de Sainte-Anne y étaient consignées depuis six mois, ne pouvant, en vertu des mesures prises par le Conseil d'hygiène, sortir de cet établissement. Elles avaient donc été privées de confession, de communion et de messe pendant tout ce temps. Est-il besoin de dire combien notre visite fut pour ces bonnes religieuses et pour leurs malades une source de consolations ?

De ce point extrême de la baie nous pouvons apercevoir une dernière fois la cathédrale, puis la flèche élançée de Saint-Sébastien. Après un dernier salut, qui était une prière à ces pieux édifices, Manaos disparaît à nos regards ; nous sommes entrés dans les solitudes profondes du *Rio Negro*.

Tout en r
ample conn
gnons de vo

Le *Rio A*
au maitreba
10 nœuds (1
1.30m. à vid
l'arrière de 4
moi l'occup
un banc, voi
du bateau. J
thon fixe le
dant.

L'équipage
commandant

La machin
charbon. Po
alloue au cor
Voilà qui lais
se pressera-t-
jour et jamais
table et en vé
qui vogua da
des cure-dents

L'eau du Ri
le lit du fleu

* * *

Tout en nous installant à bord, faisons maintenant plus ample connaissance avec notre bateau, et avec nos compagnons de voyage.

Le *Rio Autaz* mesure 23 mètres de long sur 4 de large au maitreban. Bonne machine de 60 chevaux. Pouvant filer 10 nœuds (18 kilomètres), il en donne en réalité 7. Il cale 1.30m. à vide, 1.50m. chargé. Il n'a qu'une seule cabine à l'arrière de 4.30m. de long sur 4 de large. Le P. Berthon et moi l'occupons avec nos bagages. Une table, trois chaises, un banc, voilà tout le mobilier, non pas de la cabine, mais du bateau. J'installe mon hamac dans la cabine ; le P. Berthon fixe le sien sur le pont, à côté de celui du commandant.

L'équipage se compose de 16 personnes, y compris le commandant et nous deux.

La machine dévore pour 30 francs par jour de bois ou de charbon. Pour subvenir à ces dépenses, le gouverneur alloue au commandant de l'*Autaz* 400 francs par jour. Voilà qui laisse un joli bénéfice à Maître Galozzi. Aussi ne se pressera-t-il pas trop. Nous marchons dix heures chaque jour et jamais la nuit. L'ordinaire du bord est très confortable et en vérité nous ne saurions dire comme Coudreau, qui vogua dans ces mêmes eaux : " Ni pain, ni vin, mais des cure-dents à discrétion ".

L'eau du Rio est mauvaise, noire comme de l'encre dans le lit du fleuve, d'un jaune verdâtre dans le verre ; mais

nous avons un bon vin de Collarès comme ordinaire et du porto au dessert. Le plus ordinairement, nous sommes servis de viande fraîche, de bon poisson ; et une fois dans le Rio Branco, café ou thé après le repas. Le Gouverneur a bien recommandé au Commandant de nous traiter comme il faut ; Galozzi y tient et se montre plein d'attentions délicates pour nos vieux os.

* * *

Le Rio Negro prend sa source dans les gorges des monts Tunuhy (Colombie), à une altitude de 1,660 mètres. Son cours aurait, d'après *Baéna*, 892 kilomètres ; 1,700, suivant E. Reclus ; 2,000, au dire de Severiano da Fonseca. Au choix.

D'après *Baéna*, cité par le baron de Marajo, ce serait un Carme, frei Theodosio, qui, le premier, en 1660, aurait pénétré dans le Rio Negro pour évangéliser les Tecumdôs, et serait parvenu à les grouper en *aldeas* (villages), dont l'un aurait reçu le nom de Turuneas. Mais une lettre du P. Ant. Vieira à la reine Dona Luiza-Francisca Gusmaô, en date de 1669, nous apprend que, dès 1658, le Jésuite Francisco Gonzalès avait été envoyé en mission dans le haut Rio Negro (Nouvelle Grenade), et y avait évangélisé les Indiens. C'est aux Carmes néanmoins qu'il faut attribuer la plus grande part de christianisme et de civilisation des anciens habitants de ce grand Rio. Ils y avaient, dès 1695, fondé de nombreuses missions, et ils en recueillaient de grands fruits, dit Morajo.

La largeur
dre en certain
Élisée Reclus
carrés, le dou
mensuel de
à 450 kilomèt
Moura, à Cor
capitainerie d
point terminu
de commerce :

Où l'on devie

Dans la soir
Negro pour
gagner le cana
ressemble moi
îles, à n'en plu
vrais étangs, d
directions dive
le commandan

Le mercredi
constatons, à n
qu'il ne nous se

La largeur du Rio Negro varie beaucoup, jusqu'à atteindre en certains endroits 4, 5 et 6 lieues. Son bassin, d'après Élisée Reclus, aurait une superficie de 715,000 kilomètres carrés, le double de ce chiffre d'après Fonseca. Un service mensuel de vapeurs le remonte jusqu'à Sainte Isabelle, à 450 kilomètres de Manaus, en faisant escale à Ayraô, à Moura, à Corvoeiro, à Barcellos, l'ancienne capitale de la capitainerie de Rio Negro. Au delà de Sainte Isabel-Nova, point terminus de la navigation à vapeur, les embarcations de commerce remontent encore à 1,100 kilomètres.

**Où l'on devient perplexe.—Mariages précoces.—Ayraô.
Le Rio Branco.**

Dans la soirée du mardi 8 février, nous quittons le Rio Negro pour entrer dans la " Rivière des Calibesses ", et gagner le canal de Vilhana. Dans ces parages, le Rio Negro ressemble moins à un fleuve qu'à un archipel : ce sont des îles, à n'en plus finir, entrecoupées de canaux, plus loin, de vrais étangs, des lagunes, des eaux confondues et venant de directions diverses. Nos pilotes semblent peu rassurés, et le commandant pas du tout.

* * *

Le mercredi matin, je saute à bas de mon hamac, et nous constatons, à notre grand regret, le Père Berthon et moi, qu'il ne nous sera pas possible de dire la messe à bord pen-

dant la semaine. Mais le dimanche, quoiqu'il en doive coûter, nous la célébrerons. Après avoir fait de notre mieux nos exercices de piété, vers six heures, nous prenons le café.

Il y avait une demi-heure que l'*Autaz* marchait au milieu de tous ces *parana* (canaux) peu connus, lorsque, par suite d'une fausse manœuvre, l'avant pénètre tout d'un coup dans la forêt. Heureusement, Galozzi a l'œil ouvert : " Machine en arrière ", commande-t-il, et nous sommes dégagés.

A onze heures, on stoppe devant la cabane de senhor Antonio. Le commandant veut acheter des poules. Il n'entend pas que "*Padre Levrennman vive de carne secca*". En vain *Padre Levrennman* lui fait observer qu'il s'en accommode fort bien, là comme à Tefé. Rien n'y fait, c'est son idée, il faut des poules.

Sur le haut de la berge, entre les touffes de lauriers et les larges feuilles des bananiers, nous apercevons la toiture de la cabane.

Bientôt, à l'appel de la sirène, apparaissent quelques têtes timides, qui se dissimulent encore derrière les troncs d'arbres. Malgré les invitations pressantes du commandant, aucun ne bouge ; au contraire, voici que l'on paraît reprendre le chemin de la case.

Alors Galozzi dit au Père Berthon et à moi :

" — *Padres*, approchez, je vous prie, et mettez-vous bien en évidence ".

Puis, s'adressant aux indigènes entr'aperçus :

" — Ne voyez-vous pas, leur crie-t-il, que ce sont des

Reverend
bord, et to

A la vu

bonne viei

une pirog

" — Ve

" — Ell

" — A c

" — A n

" — En

" — Je l

" — Ve

Après un
approbatif,

vieille et d

Après qu

avec des p

une bonne c

l'une de dix

Les filles

voir des fem

Mais dix an

Enfin ! to

couclu.

" — Es-tu

Pas de rép

" — Tu vo

refuser ?

" — Non,

Reverendos Padres qui vous demandent ? Venez donc à bord, et tout de suite ! ”

A la vue de nos soutanes, les têtes se concertent, puis une bonne vieille, tenant à la main une fillette, descend dans une pirogue et vient à bord, Nous lui faisons bon accueil.

“ — Veux-tu nous vendre des poules ? demande Galozzi.

“ — Elles ne sont pas à moi.

“ — A qui appartiennent-elles ?

“ — A ma fille.

“ — En vendra-t-elle, si je lui demande pour ce *Padre* ?

“ — Je le pense.

“ — Veux-tu que j'aïlle avec toi ?

Après un moment d'hésitation, elle fait un signe de tête approbatif, et le commandant passe dans la pirogue avec la vieille et de la pirogue à terre.

Après quelques instants, il nous revient non seulement avec des poules, mais suivi de la maîtresse de la maison, une bonne et forte *Cabocha*, et ses cinq ou six filles, dont l'une de dix ans, déjà mariée !

Les filles ici se marient très jeunes, et il n'est pas rare de voir des femmes mariées de douze, treize, quatorze ans... Mais dix ans !

Enfin ! toutes montent à bord. Le marché n'était pas couclu.

“ — Es-tu décidée à me vendre tes poules ? ”

Pas de réponse.

“ — Tu vois ce vieux *Padre* ! Tu n'auras pas le cœur de refuser ?

“ — Non, répond-elle presque à voix basse.

“ — Alors, combien demandes-tu pour tes deux poules ?

“ — 5,000 *reis* (5 francs) ”.

C'est cher ; mais je ne marchande pas.

“ — Donne tes poules ; voici l'argent, cinq billets de 1,000 *reis* ”.

Le marché conclu, commence un colloque d'un autre genre.

“ — J'ai une fille à marier. Le *Padre* veut-il venir le marier ?

“ Je le veux bien, dit le Père Berthon ; mais tu es-tu prêt pour cela ? Et, d'abord, où est l'homme ? car il me faut un homme ! ”

Tous les hommes avaient disparu à notre approche. Pensez donc ! Un vapeur venant de Manaos, sans marchandises. Voilà qui donne à réfléchir ! . . . c'est absolument la silhouette du gendarme tombant sur une bande de pick-pockets.

La femme, embarrassée à la question du Père Berthon, répondit :

“ — Il y en a bien un ; mais il n'est pas à la maison !

“ — Vous comprenez, *senhora*, que, si l'homme fait défaut . . . je ne puis marier votre fille ; il faut la présence des deux conjoints.

“ — J'irai le chercher.

“ — Où est-il ?

“ — A la pêche.

“ — Oh ! dans ce cas nous pourrions l'attendre trop longtemps. Notre voyage au Rio Branco en serait retardé. Mais tenez-vous prêts, et au retour je ferai le mariage ”.

On aura
la vue de
exerce sur
libre-pens
aveu :
“ Dans
d'argent e
banane. Le
S'ils ont de
qu'ils ont.
mission des
On ne devr
munir au p
surtout, Fr
Ce sont de
sauvages to
Le bonim

Après un
bûchettes de
cinq heures
demandons
et tenue dan
en est saint
preuve que le

* * *

On aura remarqué l'effet produit sur ces pauvres gens par la vue de la soutane, et le prestige que le missionnaire exerce sur eux. C'est un fait si notoire, que Coudreau, tout libre-penseur qu'il était, fut amené à faire ce singulier aveu :

“ Dans ces pays, on peut avoir les poches remplies d'argent et ne pas trouver à acheter un poisson ni une banane. Les gens ont peu de vivres, et ne les vendent pas. S'ils ont de la considération pour vous, ils vous donnent ce qu'ils ont... Grâce au Père Mathieu (un Franciscain de la mission des Napés), nous avons à peu près de quoi manger. On ne devrait jamais voyager dans ces contrées, sans se munir au préalable d'un ecclésiastique quelconque, moine surtout, Franciscain, Dominicain, Carme, Jésuite ou autre. Ce sont des gens admirables, et bien précieux, chez les sauvages tout au moins ”.

Le boniment est connu : bon pour l'exportation !

* * *

Après une nuit incommodée par le chargement des bûchettes de bois pour la machine, nous sommes debout à cinq heures et nous abordons peu après à Ayrao. Nous demandons à visiter l'église. Elle est blanchie à la chaux, et tenue dans un état convenable de propreté. Le patron en est saint Elie, dont la statue domine l'autel. Encore une preuve que les Carmes ont passé là

Ayrao possède deux écoles. Celle des garçons qui avait pour maître, au passage de Coudreau, en 1884, le Portugais Mendes, est aujourd'hui sous la direction de Joao Couthins de Sylva, et compte quarante enfants ; celle des filles chôme depuis dix mois.

A peine de retour à bord, nous partons ; l'*Autaz* se dégage des rochers qui bordent l'entrée d'Ayrao et reprend sa route en avant.

* * *

(A suivre).